

C842.54
T78951j
1944

P. Laurent Tremblay, o. m. i.; D. Ph.

Le Jeu
de la
Famille Ouvrière



présenté à l'occasion du

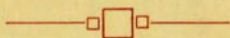
1er CONGRÈS NATIONAL

de la

LIGUE OUVRIÈRE CATHOLIQUE



1939 - 1944



ÉDITIONS DE LA L. O. C.
1037, ST-DENIS, MONTRÉAL

Que la RETRAITE FERMÉE **LA VILLA**
rende les foyers heureux **ST-JEAN**
en les gardant
pieux, laborieux, vertueux, joyeux, ST-JEAN
au service de Dieu! P. Q.

Félicitations et meilleurs voeux de succès
à la L. O. C.
à l'occasion de son 5e Anniversaire.

L'ÉTINCELLE DU SACRÉ-COEUR

Paroisse St-Sauveur

QUÉBEC

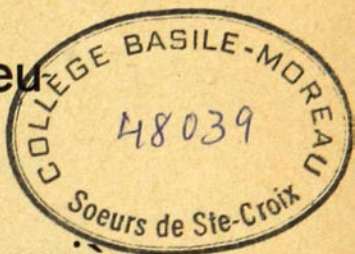
*“Par la Retraite fermée, puisse le Règne
de Jésus-Christ s'établir dans tous
les foyers chrétiens et en être la joie et
la paix; ainsi “Le Jeu de la Famille
Ouvrière” deviendra une vivante réalité”.*

Villa Notre-Dame du T-St-Sacrement

MAISON DE RETRAITES FERMÉES
12, AVE BELLEVUE - SHERBROOKE

R. P. Laurent Tremblay, o. m. i., D. Ph.

Le Jeu
de la
Famille Ouvrière



PREMIER
CONGRÈS
NATIONAL



23 JUILLET

1—9—4—4



ÉDITIONS DE LA L. O. C.
1037, ST-DENIS - MONTRÉAL

Imprimi potest :

Gilles MARCHAND, o.m.i.,
Provincial

Imprimatur :

Marianapoli, die 2a julii 1944

Albert VALOIS,

vicarius generalis

(Tous droits réservés par l'auteur).

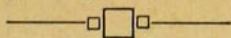
PS

9539

R42 J4

1944

Programme



10.00 hres a. m.: MESSE PONTIFICALE
EN PLEIN AIR, célébrée
par son Exc. Mgr Joseph
Charbonneau à l'Oratoire
Saint-Joseph.

SERMON donné par Son Exc.
Mgr Douville, évêque de
Saint-Hyacinthe.

CHANT sous la direction de
M. l'abbé Jean-Paul Maher.

Commun de la Messe chanté
par la foule.

12.30 hres : DÎNER au Collège Notre-
Dame.

Voeux du Congrès

8.00 hres p. m. : " Le Jeu de la
Famille Ouvrière "

Grand jeu scénique dans la
Basilique du Mont-Royal.

Interprétation : J. O. C. et
J. O. C. F.

Direction artistique :
M. Edgar Tessier

La L. O. C. présente . . .

*. . . à tous les foyers ouvriers à l'occasion
de son Premier Congrès National qui mar-
que le cinquième anniversaire de sa fonda-
tion et les Noces de Bois des Cent cinq
Mariages jocistes de 1939:*

*“Le Jeu de la Famille Ouvrière”
Interprétation par la J. O. C. et la J. O. C. F.
de Montréal.*

*Direction artistique par M. Edgar Tessier
Les costumes sont de la Maison
Anfousse et Tessier.*



*La Basilique du Mont-Royal est
gracieusement mise à la disposition de la
L. O. C. par le Révérend Père Adrien
Leduc, c. s. c., recteur de l'Oratoire
Saint-Joseph.*

{ Le Jeu de la Famille Ouvrière }

PREMIERE PARTIE

LE MAL DE FAMILLE

NARRATEUR INVISIBLE :

(Accompagné de musique)

Loin, bien loin, au-delà de la terre,
dans la pensée de Dieu,
il existe des milliers de petits,

(A ce moment entrent des petits enfants en robes de couleurs
très vives)

mignons comme des fleurs,
comme l'oeillet, la rose, la tulipe.
Dieu les destine à peupler la terre,
à remplir le berceau de bois,
la chambre nuptiale,
la grande chambre des enfants, à trois lits,
la cour, l'école, l'église.

(La Sagesse de Dieu parait)

La Sagesse de Dieu les garde,
comme Elle garde tous les divins projets.

(Son de cloche)

LA SAGESSE DE DIEU :

Entendez-vous, petits ? On sonne sur la terre ! La
volonté de Dieu s'accomplit. C'est la cloche joyeuse
d'un mariage.

LES BEBES :

(Joyeux)

On va venir nous chercher ?

SAGESSE :

Bientôt.

BEBE OR :

Je veux un papa.

BEBE BLEU :

Je veux une maman.

BEBE VERT :

Je veux un berceau.

BEBE ROUGE :

Je veux avoir un corps, une âme, avec un nom, et
puis un ange-gardien.

LES BEBES :

Je veux exister.

LA SAGESSE :

Ecoutez.

LES BEBES :

C'est mon tour.

LA SAGESSE :

Peut-être.

BEBE OR :

(A son voisin)

Laisse-moi passer le premier. Ensuite, bien, il me faudra un petit frère, ça sera ton tour.

BEBE BLEU :

Non, moi d'abord. C'est mieux quand ça commence par un garçon. Je m'appellerai Jean, tu t'appelleras Jeanne.

BEBE OR :

J'aime mieux être ta jumelle en tout cas qu'on m'oublie. Ça te va ?

BEBE BLEU :

Je n'ai pas d'objection.

BEBE OR :

Je suis tellement heureuse ! Il me semble que j'ai déjà mis mes pieds sur la terre.

LA SAGESSE :

Silence, voici les époux. La société moderne les accompagne.

(Entre en scène la société, telle une noce : le mari et l'épouse, les amis, le propriétaire, le patron, la vieille, les mondains, les mondaines)

L'EPOUSE :

Est-ce que ma toilette plaît ?

SOCIETE :

Charmante, ravissante.

L'EPOUSE :

Je l'ai choisie dans les meilleurs magasins, on a pris huit jours à me l'ajuster.

SOCIETE :

Adorable.

L'EPOUSE :

J'ai appris à marcher, à saluer, à regarder les yeux en ligne avec l'épaule, comme dans une pose de ballet. Pour descendre, je ramène ma traîne, je fais ceci. Et puis, mon sourire, est-ce que je le réussis bien ?

SOCIETE :

Parfait.

L'EPOUSE :

Où sont les portraits ?

LE MARI :

Voici. (Il lui présente une photo)

SOCIETE :

C'est chic.

UN VALET :

(Il entre avec un plateau et des verres)

Coquetel ? Madame ?

L'EPOUSE :

(Elle accepte)

Merci.

SOCIETE :

(Tous chantent)

« Prendre un mari c'est agréable !

« Prendre un mari réjouit !

« Prendre un mari guérit les coeurs malades !

« Prendre un mari c'est agréable !

« Prendre un mari réjouit ! »

LE VALET :

Les valises sont prêtes. Je les ai mises au vestiaire.

LE MARI :

Nous allons faire un beau voyage, ma chérie.

PREMIER AMI :

Je te prête mon auto.

DEUXIEME AMI :

Je te prête mon ciné-kodak.

LE MARI :

Merci ! Vous êtes de vrais amis.

SOCIETE :

Bon voyage !

LA SAGESSE :

Pardon !

L'EPOUSE :

Qui est-elle ?

LE MARI :

Connais pas.

LA SAGESSE :

Je suis la Sagesse de Dieu.

L'EPOUSE :

L'as-tu invitée ?

LE MARI :

Non.

(A la Sagesse)

Que me voulez-vous ?

LA SAGESSE :

Dieu m'envoie. J'ai un cadeau à vous offrir, un présent du ciel.

L'EPOUSE :

Allons voir !

LA SAGESSE :

Il est plus riche qu'une automobile, plus beau qu'un ciné-kadak.

LE MARI :

Je brûle de savoir.

LA SAGESSE :

Dieu veut vous rendre heureux, d'un bonheur durable, et permanent ; d'un bonheur qui augmentera votre amour et qui cimentera votre union.

(A la mariée)

Vous l'aimez votre mari ?

L'EPOUSE :

Je l'adore.

LA SAGESSE :

Et vous voulez que cet amour persévère ?

L'EPOUSE :

C'est mon seul désir. Qu'il nous enroule comme un lien, comme un esclavage. Je veux que l'amour m'emprisonne et me captive.

LE MARI :

Je voudrais que toutes mes heures soient pour elle et que le plus fort trait-d'union nous attache.

LA SAGESSE :

Dieu connaît le coeur des hommes. Il vous offre un cadeau qui correspond à tous vos sentiments.

LE MARI ET L'EPOUSE :

Lequel ?

LA SAGESSE :

Celui-ci. (*Elle montre les enfants*) Voici le cadeau de Dieu ; celui que sa Sagesse a préparé pour vous dans l'harmonie de ses plans éternels.

LES BEBES :

Nous voici.

L'EPOUSE :

Comme ils sont gentils. Venez, Venez tous !

LES BEBES :

(Ils courent vers elle)

Maman.

(*Les bébés entourent le mari et l'épouse. Ceux-ci les caressent gentiment. La Société se retire à l'écart. Gestes de dédain et de moquerie*)

LA SAGESSE :

La voix de l'instinct naturel a parlé. Ils suivent le penchant que Dieu a placé dans leur coeur.

LE CORYPHEE :

C'est idiot.

SOCIETE :

C'est bête.

LA SAGESSE :

Qui êtes-vous ?

SOCIETE :

La société mondaine.

LE CORYPHEE :

Nous suivons une autre loi.

SOCIETE :

L'égoïsme.

LA VIEILLE FEMME :

(Elle s'avance)

Non, non ! Je ne veux pas que ma fille ait des enfants. C'te peur' tite !

SOCIETE :

C'te pauv' tite.

LA VIEILLE FEMME :

(A l'épouse)

Tu n'as pas la santé. Le médecin a déjà dit que ton coeur manquait une pulsation sur 1500.

SOCIETE :

C'est grave !

LA VIEILLE FEMME :

C'est dangereux ! Il t'arrive souvent de prendre du temps à dormir, d'avoir des maux de tête quand tu te couches tard, de te sentir affamée vers midi-moins-cinq.

SOCIETE :

Elle n'a pas de santé.

LA VIEILLE FEMME :

Elle se sent lourde et fatiguée après sa journée de travail. Chaque année elle fait un rhume.

SOCIETE :

Pauv' tite. (Au mari) C'est un devoir de conscience !

LA VIEILLE FEMME :

Je ne vous ai pas donné ma fille pour la tuer !

SOCIETE :

Pauv' tite.

LA SAGESSE :

Il n'en faut pas plus pour rendre une femme malade.

SOCIETE :

Pauv' tite.

LA SAGESSE :

Elle croira la chanson ! Elle ira chez le médecin acheter l'huile de foie de morue, gardenal, sulphatiozol, pilules rouges pour les femmes pâles, il lui faudra tous les remèdes qui s'annoncent à la radio.

SOCIETE :

Pauv' tite.

LA SAGESSE :

Elle dépensera en pilules deux fois le prix d'un accouchement. Et il ne lui restera que des bouteilles vides dans l'armoire. Rien dans le berceau.

LES BEBES :

C'est nous qu'elle achète.

LE PROPRIETAIRE :

(Il parle à l'anglaise)

Tout doux ! J'ai mon mot à dire là-dedans.

LA SAGESSE :

Qui êtes-vous ?

LE PROPRIETAIRE :

Le propriétaire.

SOCIETE :

Il a son mot à dire.

LE PROPRIETAIRE :

C'est à moi les maisons. 1000 pieds de plancher ! Pas plus ! Je les fais pas grandes. Justes pour deux, puis le chien.

SOCIETE :

Pas plus.

LA SAGESSE :

Pas de place pour les petits enfants, seulement pour les petits animaux.

LES BEBES :

Barbare.

LE PROPRIETAIRE :

Si vous avez des enfants, vous partirez. Vous partirez. Les enfants, Pouah ! Brise ici, casse-là, crie, saute, pilasse sur le gazon, jette du papier, dérange, casse la tête. Non ! pas d'enfants chez ma maison.

SOCIETE :

Pas d'enfant.

LA SAGESSE :

Courage, époux chrétiens, Dieu le veut.

LE MARI ET L'EPOUSE :

Dieu le veut !

LES BEBES :

Nous serons sages.

LE PATRON :

Silence, malheureux.

SOCIETE :

Silence.

LE PATRON :

Je suis le patron ! J'ai mon mot à dire.

(Au mari)

Tu es fou, un enfant, une bouche, deux enfants, deux bouches.

SOCIETE :

Deux fourchettes.

LA SAGESSE :

Il n'a pas peur de travailler.

LES BEBES :

Il est brave.

LE PATRON :

Je ne donne pas d'augmentation.

SOCIETE :

Pas un sous.

LA SAGESSE :

Le bon serviteur à droit à sa récompense.

LES BEBES :

Il y a droit.

LE PATRON :

Pas chez moi. Je suis du siècle. Je ne vois qu'une chose.

SOCIETE :

L'argent.

LE PATRON :

Les taxes dévorent comme la sangsue. Tout est prévu pour que la vie soit intenable quand on a plus de deux enfants.

SOCIETE :

L'argent avant l'enfant.

LE PATRON :

Au besoin je le tiendrai dans l'incertitude, sous la menace d'un chômage prochain. Je commercialiserai les spectacles, les attractions, les amusements; je populariserai la bière, la liqueur douce, la cigarette, les modes, et tout ce qui suce l'argent goutte à goutte.

SOCIETE :

Pas d'enfants.

LA SAGESSE :

L'ouvrier canadien est débrouillard, sa femme est économe. Avec un salaire moindre, il vivra et fera vivre ses enfants.

LES BEBES :

Tiens bon.

LE CORYPHEE :

Le canadien est orgueilleux, il s'occupe du "Qu'en dira-t-on".

SOCIETE :

Il est suiveux.

LE CORYPHEE :

Donnons-lui des mauvaises idées et des mauvais exemples. Faisons autour de lui une atmosphère de dégoût et de gêne pour l'enfant.

LES BEBES :

Scandales.

LE CORYPHEE :

Ils vont être montrés du doigt. L'on rira de sa grossesse.

SOCIETE :

Matrone.

LE CORYPHEE :

On lui dira à l'usine: « T'es rien que bon à faire des enfants. »

SOCIETE :

Gourmand.

LE CORYPHEE :

Toutes les gourmandises seront permises: la bière, le scotch, la viande le vendredi, les cinquante cigarettes par jour, le flirt. Mais pas la paternité.

SOCIETE :

Pas les enfants.

LE CORYPHEE :

Viens au club, on va te montrer ta leçon. Fréquente les thés et les salons de femmes à la mode.

SOCIETE :

Viens te renseigner.

LE CORYPHEE :

Il y a cent moyens de ne pas se priver et de ne pas élever.

SOCIETE :

Viens te renseigner.

LE CORYPHEE :

D'abord que vous ne sortez pas, tout est correct. Y a pas de péché. Les prêtres ne connaissent rien. Ils n'ont jamais élevé d'enfants.

SOCIETE :

Personne ne les écoute.

LE CORYPHEE :

L'enfant est un ennemi. La femme qui enfante perd son teint et sa beauté.

SOCIETE :

Eleveuse ! *(A ce moment, l'épouse s'éloigne peu à peu des enfants et écoute les voix de la Société)*

LE CORYPHEE :

Elle veut dormir, les enfants braillent. Il faut qu'elle veille, qu'elle berce jusqu'au matin.

SOCIETE :

Prisonnière.

LE CORYPHEE :

Plus de sorties, de réception, de samedis soir libres. Plus de théâtre, de danses, de party. Elle sent l'eau de vaisselle, la couche mouillée, le lait caillé sur la bavette.

SOCIETE :

Eleveuse.

LE CORYPHEE :

Une femme ce n'est pas une esclave, ni une manufacture d'enfant.

SOCIETE :

Elle est libre.

LE CORYPHEE :

C'est lui, le coupable, le « sans-dessein ». *(Peu à peu le mari s'éloigne des enfants à son tour et écoute la Société.)*

A quoi bon élever des rats de taudis. Il sera chassé des loyers respectables. Il s'en ira, avec sa progéniture en guenille, vers les coins mal famés où il y a de la fumée et des puces.

SOCIETE :

C'est lui, le coupable.

LE CORYPHEE :

Il n'aura rien pour les faire instruire. Il élèvera des ignorants, des scrofuleux, sans vitamines, des tuberculeux et des pensionnaires de maisons d'aliénés.

SOCIETE :

C'est lui le coupable.

LE CORYPHEE :

Il n'aura ni la sympathie du public, ni l'appui de l'état. Il sera déconsidéré par tout le monde.

SOCIETE :

C'est lui le coupable.

LE CORYPHEE :

On se montera de lui dans les journaux, à la radio. Il regrettera sa bêtise.

SOCIETE :

Il s'est déclassé, il est déchu.

LE CORYPHEE :

Criez ! Faites du train ! Ça colle. Ils cèdent. Ils se rangent de notre avis.

SOCIETE :

Ils prennent notre mentalité.

LE CORYPHEE :

L'enfant c'est l'ennui.

SOCIETE :

L'enfant c'est la honte.

LE CORYPHEE :

L'enfant, c'est la pauvreté.

SOCIETE :

L'enfant, c'est la maladie.

LE CORYPHEE :

C'est le malheur.

SOCIETE :

C'est le malheur.

LE CORYPHEE :

Plutôt de mettre des enfants dans la misère c'est mieux de ne pas en avoir.

SOCIETE :

C'est mieux.

LE CORYPHEE :

Les riches sont heureux parce qu'ils n'élèvent pas d'enfants.

SOCIETE :

Ils ont raison. (*A ce moment les époux ont rejoint la Société*)

LE CORYPHEE :

(Aux époux les entraînant)

Venez vivre à la moderne.

SOCIETE :

Venez. (*Tous sortent*)

LA SAGESSE :

(Aux enfants)

Venez.

LES BEBES :

Ils ne veulent pas de nous.

LA SAGESSE :

Ils écoutent trop de voix: la radio, les revues, les amis, les commères. Ils ne peuvent pas entendre la Sagesse de Dieu.

BEBE OR :

Ils ont de la place pour un chien.

BEBE BLEU :

Ils ont de l'argent pour le club.

BEBE OR :

Ils ont du temps pour les soirées.

LA SAGESSE :

Il n'y a pas de place pour vous. Autrefois il n'y avait pas de place pour Jésus dans les maisons de Bethléem. Aujourd'hui c'est pareil. Aucune place pour les frères de Jésus, les bébés, les chrétiens, ses membres.

BEBE OR :

Mais Jésus a dit: « Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. »

LA SAGESSE :

Jésus l'a dit. Aussi ces gens-là portent une malédiction. « Malheur à ceux qui refusent l'enfant. »

LES BEBES :

Malheur.

LA SAGESSE :

La porte s'est close sur la joie humaine tout court. De cet amour en fleur, il ne sortira point de fruits.

LES BEBES :

Point de fruits.

LA SAGESSE :

Les oiseaux bâtissent des nids pour la couvée. Les baleines et les araignées enfantent. Les étoiles donnent de la lumière, mais eux auront une chaire stérile, la seule chose de l'univers qui ne produira rien.

LES BEBES :

Ils ont refusé l'enfant.

LA SAGESSE :

Ils s'amuseent comme quand on a une maîtresse, avec qui l'on joue. Ils imitent le païen sans sacrement, le protestant sans lumière.

LES BEBES :

Ils refusent l'enfant.

LA SAGESSE :

Brûlez le blé. Dites à la terre qu'elle garde ses graines. Il n'y a plus besoin de nourriture. Arrêtez les usines de vêtements. Nous n'avons plus de pieds à chauffer, ni de têtes à couvrir.

LES BEBES :

Ils ont refusé l'enfant.

LA SAGESSE :

Les ennemis viennent. Ils contournent la ligne Maginot. Le ciment, le fer et les canons ne suffisent point. Il faut des soldats, des têtes de stratèges qui pensent, des coeurs de héros, des Foch.

LES BEBES :

Les défenseurs ne sont pas nés.

LA SAGESSE :

On les a laissés sur les rives du néant. Malgré l'ordre de Dieu, malgré la malédiction portée contre le figuier stérile, et la peine que doivent subir ceux qui s'en prennent à l'enfant.

LES BEBES :

Malheureux.

LA SAGESSE :

A quoi bon le lit nuptial s'il n'y a pas de berceau ?
jardin enclos rien ne pousse ?

LES BEBES :

Rien ne pousse.

LA SAGESSE :

A quoi bon le lit nuptial s'il n'y a pas de berceau ?

LES BEBES :

A quoi bon.

LA SAGESSE :

A quoi bon le radio, le salon, le divan, le luxe, le confort, la tranquillité ?

LES BEBES :

Sans la paix de la conscience.

LA SAGESSE :

A quoi bon le coffre-fort, l'argent ? Si l'on ne possède point le vrai trésor du foyer.

LES BEBES :

L'enfant.

LA SAGESSE :

A quoi bon le mariage, la couronne sur la tête de l'épouse ?

LES BEBES :

Si elle doit trahir.

LA SAGESSE :

Pourquoi jurer devant l'autel et ensuite mentir devant Dieu ?

LES BEBES :

Sacrilège.

LA SAGESSE :

Le figuier était grand, vert, planté en terre généreuse.

LES BEBES :

Pour des fruits.

LA SAGESSE :

Il ne manquait ni d'engrais, ni de soins.

LES BEBES :

Il n'était pas mort.

LA SAGESSE :

Mieux vaut la mort que la trahison.

LES BEBES :

Il trahissait.

LA SAGESSE :

Il trahissait les espérances de Dieu, et ne portait pas de fruit.

LES BEBES :

L'épouse doit **porter** des fruits.

LA SAGESSE :

Il fut maudit.

LES BEBES :

Par le Christ.

LA SAGESSE :

Par le Maître au bras terrible. Celui qui d'une parole, bâtit ou dé bâtit, élève ou écrase.

LES BEBES :

Il fut maudit.

LA SAGESSE :

Desséché, tari à tout jamais, anéanti par le courroux divin.

LES BEBES :

Perdu.

LA SAGESSE :

Telle la société qui se stérilise.

LES BEBES :

Dieu se venge.

LA SAGESSE :

Il la perd. En vain elle essaie de courir après le bonheur. Regardez-les après dix ans de ménage. Voyez-les évoluer sur la scène du monde, ces époux stériles.

(Entre la même société, mais vieillie)

SOCIETE :

Où est-il ?

LA SAGESSE :

Qui cherchez-vous ?

SOCIETE :

Le bonheur.

LE CORYPHEE :

L'ordre.

SOCIETE :

La paix.

LA SAGESSE :

Pourquoi ?

SOCIETE :

Je suis malheureux.

LE CORYPHEE :

Sa femme le trompe. Elle a son amant. Et lui, il sort avec une fille.

LES BEBES :

Adultères.

LE CORYPHEE :

Elle se fait des raisons. Magasiner, affaires en ville. Elle prend le tramway, l'amant monte trois rues plus loin. Ensuite, ils font le complot, le numéro de la chambre. Il entre seul, elle va le rejoindre, et passe l'après-midi.

LES BEBES :

Trahison.

LE CORYPHEE :

Et lui en fait autant. Il entre tard le soir. Elle est toujours seule, elle s'ennuie. Il flâne au club.

SOCIETE :

C'est ennuyeux la maison.

LES BEBES :

Sans enfants.

LA SAGESSE :

Le foyer garde ceux qui le gardent.

LE CORYPHEE :

Tout est propre. Les meubles reluisent, les prélatars sont lavés. Elle a mis sa robe fraîche.

SOCIETE :

C'est ennuyant.

LES BEBES :

Sans enfants.

LA SAGESSE :

Les époux se tannent l'un de l'autre.

LE CORYPHEE :

Elle a toujours le même visage, les mêmes gestes, la même voix. Ça l'énerve. Son humeur est maussade. Il est grognard et marrabou.

LES BEBES :

Ils n'ont pas d'enfants.

LA SAGESSE :

La famille n'est pas une famille, mais un couple. Elle n'a plus d'intérêt à part la première année. L'homme s'en va, comme l'animal qui broute, cherchant des rencontres et des accouplements; en flirtant, en proposant, en attaquant. L'idée sainte de la famille est morte.

LES BEBES :

Avec l'enfant.

LA SAGESSE :

Elle aurait été la femme forte de l'Evangile, la noble épouse, l'heureuse mère au front couronné de travaux.

LES BEBES :

Avec l'enfant.

LA SAGESSE :

En tuant la mère, on a tué en elle le meilleur de son âme de femme. Il n'a pas voulu lui donner d'enfant, il lui a donné un cœur égoïste.

LES BEBES :

Horreur.

LA SAGESSE :

Qu'est devenue la grâce de Dieu, le lien sacré de leur union ?

SOCIETE :

Profanée.

LA SAGESSE :

Le sacrement est profané.

LES BEBES :

Rien de plus terrible.

LA SAGESSE :

Rien de plus terrible qu'un prêtre qui profane son sacerdoce et qui scandalise ses ouailles.

LES BEBES :

Le sacerdoce est un sacrement.

LA SAGESSE :

Rien de plus terrible qu'un chrétien qui communie avec une langue sacrilège. Il mange et boit sa propre condamnation.

LES BEBES :

La communion est un sacrement.

LA SAGESSE :

Rien de plus terrible que les époux qui vivent en profanant les lois du mariage.

LES BEBES :

Le mariage est un sacrement.

LA SAGESSE :

L'Hostie n'est pas du pain, mais Elle est le Christ.

LES BEBES :

L'Hostie soutient, reconforte, bénit, élève, sanctifie

LA SAGESSE :

Le mariage est l'union dans le Christ.
quand on fait bien sa communion.

LES BEBES :

Ainsi le mariage.

LA SAGESSE :

Le mariage damne les violateurs.

LES BEBES :

L'Hostie damne les violateurs.

LA SAGESSE :

La société a voulu faire son bonheur en dehors de la loi de Dieu. Elle est plus malheureuse que jamais.

SOCIETE :

Ça va mal.

LE CORYPHEE :

Maudit chômage.

SOCIETE :

Maudite guerre.

LE CORYPHEE :

Maudites lois.

SOCIETE :

Maudite vie.

LA SAGESSE :

Et quand on maudit trop la vie on perd la tête.

LE CORYPHEE :

Les Russes ont raison. Prenons leur système.

SOCIETE :

Le communisme.

LE CORYPHEE :

Des cellules, des assemblées, des tracts, des journaux.

SOCIETE :

Le communisme.

(Deux communistes entrent.)

LE CORYPHEE :

Voici les prosélytes, les représentants de Moscou, les propagandistes de la III^e Internationale. Ils débarquent à plein vaisseau. Ils viennent enseigner, recruter.

(A eux)

Venez.

LES COMMUNISTES :

Nous voici.

LE CORYPHEE :

Le terrain est mûr. Mari et femme sont désunis. La famille est rongée par les vers. Le solage de l'édifice social s'écroule. Les murs craquent. Vous pourrez facilement placer votre dynamite.

SOCIETE :

La révolution. Donnez-nous la révolution.

UN COMMUNISTE :

Pas de cette manière, c'est trop brusque. C'est trop enfantin. Ça va rater. On prépare, on ajuste, on vise, avant de faire partir le coup. Le grand soir viendra qu'and on l'aura décidé. Nous déciderons quand tout sera prêt. Donnez-leur des journaux, des grèves, de l'immoralité. Discreditez le clergé. Ajoutez du nu, de la désunion, tout ce qui tue la famille.

SOCIETE :

Le communisme.

UN COMMUNISTE :

Tu veux de l'argent ? vient chez-nous. Tu veux l'égalité ? lis notre journal. T'aimerais voir un pays où l'ouvrier est le premier à la tête de toutes les classes ? vois la Russie. Il n'y a pas de surintendant, pas de contrôleur, pas de surveillant, pas de collecteur. Tu es malade, on te soigne gratis. Le gouvernement te chauffe, le gouvernement t'habille, le gouvernement te bâtit, le gouvernement t'enterre. T'as pas de taxe, pas de répartition. Les parcs sont à toi, le cinéma gratuit. La journée est courte. Tu arrives à l'ouvrage, les mains blanches, pas besoin de sandwich. A midi, ton dîner est chaud, t'as des tables comme au Windsor. T'as ton auto, ton chauffeur privé.

LE CORYPHEE :

Tout le monde a son chauffeur privé ?

UN COMMUNISTE :

Evidemment, en Russie.

LE CORYPHEE :

Tu y es allé ?

UN COMMUNISTE :

J'en arrive. J'ai couché à Moscou. Chaque soir, c'est de la fanfare en plein air, du feu d'artifice. Il fait clair dans les rues comme ici en plein jour.

LE CORYPHEE :

C'est une grosse ville ?

UN COMMUNISTE :

Je pense bien. Dans huit jours, j'ai pu voir seulement une rue et 14 maisons. On n'avait pas le droit d'aller plus loin. Mais ils nous ont dit que partout dans la ville, c'est pareil. Puis, que dans toutes les autres villes, c'est comme à Moscou, pardon à Stalingrand.

LE CORYPHEE :

Il y a plusieurs villes ?

UN COMMUNISTE :

Hei ! Depuis la guerre, ils en prennent 400 par jour, puis ça fait trois ans qu'ils se battent. T'as pas lu les journaux ?

LE CORYPHEE :

C'est merveilleux.

SOCIETE :

C'est merveilleux.

UN COMMUNISTE :

(Il sort des journaux)

Lisez si vous voulez lire. C'est tout écrit. Nous avons 58 journaux dans le Canada. C'est notre château-fort après le Mexique. On a sorti Tim Buck de la prison. On a lancé un parti au Fédéral. On a fait et défait plusieurs des lois en cours. Le gouvernement a levé ses entraves, le clergé a peur à ses fesses. Nous montons. Le grand soir s'en vient. Le Canada sera une petite Russie. Montréal un petit Stalingrad.

LES BEBES :

Hélas !

LA SAGESSE :

Ville-Marie, la Cité de Dollard et de Jeanne Mance retourne à la barbarie sauvage, au régime de brute des Soviets.

LES BEBES :

Par sa faute.

LA SAGESSE :

Pourquoi nos glorieux ancêtres ont-ils chassé l'irquois cruel et anthropophage ? Si nous installons à Ville Marie le régime de la tuerie officielle ?

SOCIETE :

Par notre faute.

LA SAGESSE :

Pourquoi les saintes recluses, les miracles, l'épopée mystique de nos origines religieuses. ? Pourquoi Cartier, planteur de coix, a-t-il dressé l'arbre de la Rédemption sur le Mont-Royal ? Si on devait moquer la croix, la détrôner, comme au pays de la terreur rouge ?

LES BEBES :

Par votre faute.

LA SAGESSE :

Pourquoi avoir appelée du beau nom de Ville-Marie, une Cité qui devait tourner en Babylone ?

SOCIETE :

Par notre très grande faute.

LA SAGESSE :

Notre patronne est Marie, la Mère de Dieu, celle qui lors de la visite de l'Ange a accepté d'avoir l'enfant. Elle avait mille raisons de Le refuser. Elle s'était consacrée Vierge et promise à Joseph. Elle risquait d'être délaissée, accusée d'infidélité et par conséquent lapidée selon la loi. Mais l'ordre venait du Ciel.

LES BEBES :

Elle accepta l'Enfant.

LA SAGESSE :

Et l'Enfant a sauvé le monde.

LES BEBES :

L'Enfant-Sauveur.

LA SAGESSE :

C'est l'Enfant qui a fait tomber les fers des esclaves, relevé la femme dans l'estime des humains, et la classe humble des travailleurs.

LES BEBES :

Le Christ, enfant de l'ouvrier.

LA SAGESSE :

Sans cet Enfant, pas de lumière, pas de charité, pas d'espérance, pas de salut.

LES BEBES :

Il faut l'Enfant.

LA SAGESSE :

Marie a conçu l'Enfant. Elle L'a porté neuf mois.
Elle L'a mis au monde sans médecin, comme elle a pu !

LES BEBES :

Dans l'étable.

LA SAGESSE :

Elle s'est débrouillée. Un peu de paille, quelques
langes, le museau du boeuf et de l'âne, le manteau de
Joseph.

LES BEBES :

Dans l'étable.

LA SAGESSE :

Elle L'a allaité, pas avec une bouteille et une suce,
mais avec son bon lait maternel.

LES BEBES :

Comme une mère.

LA SAGESSE :

Elle a relevé de sa maladie sans garde-malade. Elle
a repris sa route, en Le tenant sur ses genoux, dans ses
deux bras fatigués. Elle est allée à l'Eglise Le montrer
au prêtre, L'offrir à Dieu et verser des larmes de joie.

LES BEBES :

Comme une mère.

LA SAGESSE :

Elle est retournée chez elle et s'est débattue, sans
servante, sans médecin de famille.

LES BEBES :

Comme une mère.

LA SAGESSE :

Elle en a pris soin, en plus de son ménage ordinaire.
Elle L'a lavé, peigné, en Le faisant barbotter dans l'eau.

LES BEBES :

Comme une mère.

LA SAGESSE :

Elle L'a endormi le soir en chantant, car Elle n'allait
pas au cinéma. Elle L'a couché et, en remontant ses
petites couvertures, Elle L'a baisé au front.

LES FEMMES :

(Avec émotion)

Comme une mère.

LA SAGESSE :

Quand il s'éveillait la nuit, Elle était là, pas au bal,
mais dans son grand lit, près du berceau, dormant d'une

seule oreille et sautant de suite en jaquette sur le plancher pour cacher ses petits bras à l'air.

LES FEMMES :

Comme une mère.

LA SAGESSE :

Il lui causa des inquiétudes. Lors du voyage, quand Elle Le perdit à travers les rues compliquées de la ville, et qu'Elle Le chercha en pleurant, questionnant, s'informant, alertant radio-police... Le coeur tout affligé...

LES FEMMES :

Comme une mère.

LA SAGESSE :

Elle savait pourtant qu'un jour Il dirait: « Je m'en vais, j'ai autre chose à faire que rester avec vous. La destinée m'appelle ailleurs. » Mais Marie accepta l'Enfant.

LES BEBES :

Comme une mère doit agir.

LA SAGESSE :

Elle resta veuve et solitaire, et sans appui et sans soutien... et sa vieillesse devait être longue.

LES BEBES :

Elle accepta l'Enfant.

LA SAGESSE :

Il devait mourir sous ses yeux d'une mort misérable ! Pire qu'un accident de route, qu'un hold-up ! Il devait être emprisonné, jugé, exécuté. Ce devait être « L'Homme de misère ». Mais Elle n'a jamais dit comme nous: « Plutôt que de mettre un enfant dans la misère, j'aime mieux pas l'avoir ».

LES BEBES :

Elle ne refusa pas l'Enfant.

LA SAGESSE :

Et le monde refuse l'Enfant.

SOCIETE :

Le monde commet une bêtise.

LA SAGESSE :

Ceux de Ville-Marie, le royaume de la Mère, ne veulent pas imiter la Mère.

LES BEBES :

Ils ont peur.

LA SAGESSE :

Ils évitent le fardeau de famille et portent des fardeaux cent fois plus lourds.

LES BEBES :

Ils sont esclaves.

LA SAGESSE :

Esclaves du vice solitaire. Esclaves de l'adultère. Ils cherchent la chair du dehors. Esclaves des rixes familiales, ils ne s'entendent plus et ont l'un pour l'autre un visage dégoûté.

LES BEBES :

Ils sont malheureux.

LA SAGESSE :

Esclaves de la mésentente, de la désunion, du chichi, des complications financières, du chômage, de la guerre.

LES BEBES :

Seul le joug du Seigneur est suave.

LA SAGESSE :

Au lieu du fardeau de famille, ils portent le fardeau de la lutte des classes, des idées subversives. Le chien-dent du communisme et des grèves pousse dans les fentes de leurs maisons.

SOCIETE :

Seul le joug du Seigneur est léger.

LA SAGESSE :

Ils portent le fardeau des femmes à la mode, sans dignité, sans respectabilité, qui n'en imposent à personne.

LES BEBES :

Elles ne sont pas mères.

LA SAGESSE :

Et la femme, pour avoir refusé le fardeau léger du Seigneur, porte le fardeau d'un homme cruel, belliqueux, dégoûté et par sûr.

LES BEBES :

Ils ne sont pas des pères.

LA SAGESSE :

Ces douleurs sont pires que l'enfantement.

SOCIETE :

Cent fois pires.

LA SAGESSE :

Tout cela dans Ville-Marie, la Cité de la Vierge. Tout cela dans la Province de Québec, le pays des femmes fortes !

SOCIETE :

Hélas !

LA SAGESSE :

Le foyer était de bois d'érable, mais les vers l'ont rongé.

LES BEBES :

Ils ont refusé l'enfant.

LE CORYPHEE :

Pour nous, la parabole du figuier stérile.

SOCIETE :

A nous la malédiction.

LE CORYPHEE :

Nous sommes plus malheureux que nos pères, humbles colons et coureurs de bois.

SOCIETE :

Nous avons le mal de famille.

LE CORYPHEE :

Nous vivons à la païenne.

SOCIETE :

La foi baisse.

LE CORYPHEE :

Nous, les porteurs du flambeau dans le Nouveau-Monde.

SOCIETE :

Nous éteignons.

LE CORYPHEE :

Nous trahissons.

SOCIETE :

Nous baissons.

LA SAGESSE :

La santé des femmes est devenue fragile. Les hôpitaux sont pleins.

LES BEBES :

Parce que les maternités sont vides.

LE CORYPHEE :

Et l'on ose se vanter de cet état de décadence. L'on discute les ordres de l'Eglise, la seule lumière infaillible.

SOCIETE :

Nous baissons.

LA SAGESSE :

En vain les évêques crient et le clergé clame les droits de Dieu.

TOUS :

Nous péchons.

LE CORYPHEE :

Nous péchons à plein lit nuptial ! à pleine semaine, à pleine nuit.

SOCIETE :

A pleine année.

LE CORYPHEE :

Nous nous confessons, sans repentir, en discutant, en plaidant.

SOCIETE :

Pour les Pâques.

LE CORYPHEE :

Et nous recommençons à jouer contre le ciel et contre Dieu, la comédie du figuier stérile.

SOCIETE :

Nous refusons l'enfant.

LA SAGESSE :

Vous refusez Dieu dans l'enfant.

SOCIETE :

Nous refusons le salut par l'enfant.

LE CORYPHEE :

Nous refusons le ciel par l'enfant.

SOCIETE :

C'est le mal de famille.

(Tous tombent à genoux)

LE CORYPHEE :

Ouvrez nos yeux, Seigneur.

SOCIETE :

Ouvrez nos yeux.

LE CORYPHEE :

Jamais peuple n'a péché avec autant de lumière. Jamais peuple n'a osé si carrément porter la main sur Vous. Hormi le peuple maudit qui refusa l'enfant !

SOCIETE :

Pitié, Seigneur.

LE CORYPHEE :

Nos foyers sont malades.

LE CORYPHEE ET LA SOCIETE :

Nous avons le mal de famille.

LA SAGESSE ET LES BEBES :

Ils ont le mal de famille. (*Ils disent ceci en même temps que le Coryphée et la Société.*)

DEUXIEME PARTIE

LA PREPARATION AU MARIAGE

(Les Jocistes garçons et filles entrent, drapeaux en tête, en chantant)

« Et nous irons jusqu'au bout du monde,
« La J.O.C. ne périra pas.
« La J.O.C. oui oui oui ! la J.O.C. non non non !
« La J.O.C. ne périra pas »

LE BLASEMENT :

(En baillant)

Quoi c'est que vous dites ?

LE JOCISTE :

On dit pas, on chante .

LA JOCISTE :

Quand on chante, le moteur tourne plus vite. C'est plus « peppé ».

LES JOCISTES :

(Ils chantent)

« La J.O.C. oui oui oui ! La J.O.C. non non non !
« La J.O.C. ne périra pas ! ».

LE JOCISTE :

Ça te déplaît ?

LE BLASEMENT :

Bah ! ça réveille le monde.

LA JOCISTE :

On veut le réveiller aussi.

LE BLASEMENT :

Vous avez besoin d'un bon réveil-matin.

LE JOCISTE :

Tu viens avec nous ? *(Il s'avance, tend la main)* Jeunesse Ouvrière !

LE BLASEMENT :

A quoi bon !

LE JOCISTE :

Tu t'appelles ?

LE BLASEMENT :

« A quoi bon ».

LE JOCISTE :

Tu t'appelles « A quoi bon » ? Joli !

TOUS :

Chic !

LE BLASEMENT :

« A quoi bon », c'est mon nom de baptême.
Mon nom de famille c'est « Blasement ».

LE JOCISTE :

Tu chantes ?

LE BLASEMENT :

Un peu, oui.

LE JOCISTE :

Tu pries ?

LE BLASEMENT :

Un peu, oui.

LE JOCISTE :

Tu est garçon ?

LE BLASEMENT :

Un peu, oui.

TOUS :

(Ils rient)

LE JOCISTE :

Tu restes en ville ?

LE BLASEMENT :

Je suis le tiers de la ville.

LE JOCISTE :

Alors, tu entres dans le mouvement ?

LE BLASEMENT :

Je crois bien que non !

LE JOCISTE :

Essaie, viens aux réunions.

LE BLASEMENT :

Bas ! J'en ai tant vu. C'est tout pareil, ça change de drapeau, puis de costume. Après dix ans, ça fait patate. Je vous écoutais chanter : « Nous irons jusqu'au bout du monde ». Le bout du monde personne ne l'a jamais vu. Ils sont partis, tambour battant. En route ils ont manqué de gaz. Un « flat », on modère; un autre « flat » on se traîne sur trois roues, un autre « flat » on est dans le fossé. Embarquez-vous, si vous voulez, moi j'embarque pas. J'aime mieux vous regarder faire. Je suis pas contre, mais je vous trouve bien naïfs. Qui c'est qui vous mène ?

TOUS :

Le Christ.

LE BLASEMENT :

Ils disent tous cela en commençant. Mais c'est pas long que ça se « déchriste ». Ça se chicane pour être président, ça se bâtit des cadres, puis des cadres. Ensuite, il reste plus rien que les cadres, comme sur un théâtre quand la pièce est finie de jouer. Les gens vont plus aux assemblées, ça tombe à terre, on se réunit une fois par année pour faire des élections, puis lire les minutes de l'année précédente.

TOUS :

L'Eglise est divine.

LE BLASEMENT :

Des mots. Paff ! Paff ! en l'air ! Le bout du monde ! Je vous en souhaite. (*Il s'éloigne*) Vous n'irez pas loin. Vous allez casser votre pipe.

LE JOCISTE :

(A ses camarades)

On rebrousse chemin ?

TOUTES LES JOCISTES :

On reste !

TOUS LES JOCISTES :

On marche !

TOUTES LES JOCISTES :

On avance !

(Ils reprennent)

« Et nous irons jusqu'au bout du monde ! »

LA ROUTINE :

Non ! Non ! pas comme ça.

Vous ne prenez pas le bon chemin. Vous chambardez toutes les habitudes. Tenez, je vais vous montrer, suivez-moi, j'ai de l'expérience.

LA JOCISTE :

Votre nom ?

LA ROUTINE :

Je suis la « routine ». Du mot **roue** ! La roue tourne toujours autour du même moyeux, son cercle est fermé, tous les arcs sont à égale distance, les rayons de même longueur. C'est pour cela que ça marche. Il ne faut jamais changer. Gardez les formules anciennes. Elles ont fait leurs preuves.

LA JOCISTE :

Mais le monde est changé.

LA ROUTINE :

C'est une raison de plus. Il faut réagir, se tenir à l'écart. Si vous voulez sauver le monde, éloignez-vous-

en. Retirez-vous de lui. Faites une bande à part. Formez une élite introuvable, bien sélectionnée, comme des recluses. La masse est pervertie. Ecartez-vous d'elle par la mentalité, l'habit, les habitudes et le train de vie. Soyez des demoiselles. Ecoutez les sermons. Et tout ce que les prêtres disent approuvez d'un grand signe de tête, sans décroiser les bras. Le bien se fera de lui-même.

LE JOCISTE :

Nous sommes un mouvement.

LA ROUTINE :

Quoi ?

LA JOCISTE :

Un mouvement, c'est quelque chose d'actif qui bouge dans la masse, comme un tourbillon dans l'eau. Ça influence et ça dirige les courants. C'est pas dans l'air au-dessus, ni sur le rivage dans le foin. C'est dans l'eau, au milieu des gouttes.

LA ROUTINE :

Vous n'êtes pas une confrérie ?

TOUS :

Non !

LA ROUTINE :

Vous n'êtes pas une congrégation ?

TOUS :

Non !

LA ROUTINE :

Vous n'êtes pas une société ?

TOUS :

Non !

LA ROUTINE :

Vous ne portez pas de ruban ?

TOUS :

Non !

LA ROUTINE :

Alors vous êtes perdus, vous ne pourrez jamais faire du bien ! Hélas ! Hélas ! Où s'en va la foi ? Faire de la religion avec un bérêt sur la tête, et des jupes à la hauteur du mollet. Faire de la religion en restant dans la masse, avec le « populo », au milieu des gens qui savent et qui disent des mots pas répétables.

UNE JOCISTE :

Je suis fille de restaurant.

UNE AUTRE JOCISTE :

Je suis servante de maison privée.

UNE AUTRE JOCISTE :

Je travaille dans une manufacture de cigarettes.

UNE AUTRE JOCISTE :

Je travaille au coton.

UNE AUTRE JOCISTE :

Je suis aide-garagiste, je vends du gaz. Je passe ma journée en culottes brunes.

LA ROUTINE :

Grand Dieu ! Grand Dieu ! Quelle sorte de femmes aurons-nous demain ?

TOUTES LES JOCISTES :

Des jocistes !

TOUS LES JOCISTES :

Des femmes sans peur.

UNE JOCISTE :

Habituées à servir.

UNE AUTRE JOCISTE :

A donner.

UNE AUTRE JOCISTE :

A rencontrer.

UNE AUTRE JOCISTE :

A influencer.

TOUS :

A conquérir.

LA JOCISTE :

Nous voulons la masse !

TOUS :

La masse des travailleurs.

UN JOCISTE :

Nous les approcherons.

UN AUTRE JOCISTE :

Nous les gagnerons.

LE JOCISTE :

La société refuse le Christ. Elle est un milieu d'où le Christ est absent. Nous voulons qu'Il y revienne, qu'Il l'habite.

TOUS :

Nous voulons un milieu chrétien.

LA JOCISTE :

Chrétien par la pensée, la lecture, la parole, l'entraide, le bon exemple réciproque.

TOUTES LES JOCISTES :

Un milieu qui sent la pureté.

LA JOCISTE :

Un milieu qui respecte la pureté, la prière, la morale, pas un milieu qui déprave, qui engloutit et qui pervertit.

TOUS :

Un milieu selon le Christ.

LE JOCISTE :

Un milieu où l'on peut croire, espérer, aimer, travailler, préparer notre avenir.

TOUS :

Selon le Christ.

LA ROUTINE :

Alors c'est une communauté religieuse que vous cherchez ? Fondez un monastère, avec les grilles, avec une cloche, et des parloirs vitrés.

LA JOCISTE :

Le pape a dit : « Le salut des ouvriers doit venir des ouvriers ».

TOUTES LES JOCISTES :

Nous restons à nos machines.

TOUS LES JOCISTES :

A nos usines.

LA JOCISTE :

Nous prenons racine dans la masse par nos services qui s'étendent: du journal aux loisirs, du placement aux cours juvéniles.

TOUS :

Nous servons.

LE JOCISTE :

Le communisme est dans la masse. Nous avons pris ses méthodes: Trio, équipes, cercles d'études, journées intensives. Nous avons nos dirigeants, nos militants, nos adhérents, nos sympathisants, nos sections, nos fédérations.

LA ROUTINE :

Assez, assez. Vous parlez chinois. Faites du bruit si vous voulez, mais je reste bonne fille. Regardez comme c'est beau, comme c'est grand ! Me voyez-vous ? Quand je marche, c'est la tradition qui marche avec moi. C'est le bon exemple, c'est la vertu qui passe.

(*Elle s'éloigne*).

LA JOCISTE :

Le Pape à dit: « La formule d'Action catholique réside dans la J. O. C. » (A ses compagnes) On marche ?

TOUS :

On marche.

- LE JOCISTE :**
Des sections.
- LA JOCISTE :**
Des fédérations. (*Paraissent à mesure les drapeaux*)
- LE JOCISTE :**
Québec.
- LA JOCISTE :**
Trois-Rivières.
- LE JOCISTE :**
Chicoutimi.
- LA JOCISTE :**
Drummondville.
- LE JOCISTE :**
Ottawa, Cornwall, Timmins.
- LA JOCISTE :**
La Tuque, Grand'Mère, Shawinigan.
- LE JOCISTE :**
Donnacoona, Rimouski, Rivière-de-Loup.
- LA JOCISTE :**
Hull, Sherbrooke, St-Hyacinthe.
- LE JOCISTE :**
Partout.
- LA JOCISTE :**
Partout.
- TOUS ET TOUTES :**
(Derrière les drapeaux)
Nous sommes partout.
- LE JOCISTE :**
Avez-vous le drapeau ?
- TOUS :**
Nous avons le drapeau.
- LA JOCISTE :**
Fières, pures, joyeuses, conquérantes ?
- TOUS :**
Fiers, purs, joyeux, conquérants.
- LA JOCISTE :**
Avez-vous l'état de grâce ?
- TOUS :**
Oui.
- LE JOCISTE :**
Solide ?
- TOUS :**
Oui.

LA JOCISTE :

Averti ?

TOUS :

Oui.

LE JOCISTE :

C'est propre en dedans ?

TOUS :

C'est propre.

LA JOCISTE :

Avez-vous le zèle ?

TOUS :

Oui.

LA JOCISTE :

Sentez-vous le Christ au milieu de vous ?

TOUS :

Il y est.

LE JOCISTE :

Comment le savez-vous ?

TOUS :

Nous nous aimons.

UNE JOCISTE :

Tout le monde veut servir.

LA JOCISTE :

Souffrez-vous du mal des âmes ?

TOUS :

Oui.

LA JOCISTE :

Ça vous fait mal quand le Christ est ignoré, offensé,
oublié ?

TOUS :

Nous en souffrons.

LE JOCISTE :

Que veut dire « Jociste » ?

TOUS :

Chrétien.

LA JOCISTE :

Et que veut dire « Chrétien » ?

TOUS :

Autre Christ.

LE JOCISTE :

Qui travaille par vos doigts ?

TOUS :

Le Christ.

LA JOCISTE :

Qui souffre, expie, encaisse des mérites par vos chagrins et vos fatigues ?

TOUS :

Le Christ.

LA JOCISTE :

Qui entend par vos oreilles ? parle par votre bouche ? et marche par vos pieds ?

TOUS :

Le Christ.

LE JOCISTE :

Qui pense par votre esprit ?

TOUS :

Le Christ.

LA JOCISTE :

Est-ce vous qui vivez ?

TOUS :

Non. C'est le Christ qui vit en moi.

LE JOCISTE :

Et pourquoi aimez-vous les copains ?

TOUS :

Ils sont les membres du Christ.

LA JOCISTE :

Que faites-vous en vos jours de 24 heures, semaine et dimanche ?

TOUS :

Nous vivons le Christ.

LE JOCISTE :

Que faites-vous dans le milieu du travail ?

TOUS :

Nous royonnons le Christ.

LA JOCISTE :

Avez-vous une technique de conquête ?

TOUS :

« Voir, » « juger, » « agir. »

LE JOCISTE :

Que voyez-vous ?

UN JOCISTE :

Nous regardons, comme le savant qui promène sa loupe sur un microbe. Comme le chercheur attentif qui a perdu un objet rare. Nous scrutons.

TOUS :

Il faut voir.

LE MEME JOCISTE :

L'ouvrier a des plaies: le gaspillage, l'immoralité, l'impiété. On blasphème à l'usine.

UNE JOCISTE :

On ne respecte pas la jeune fille.

UN JOCISTE :

On fait circuler des images obscènes, et des discours scandaleux. Il y a des boyaux aux murs en cas d'incendie, mais aucune préservation contre le mal.

TOUS :

Aucune.

UNE JOCISTE :

C'est terrible de résister.

TOUS :

C'est terrible.

UN JOCISTE :

C'est affreux ce qu'on nous met dans la tête.

TOUS :

C'est affreux.

UN JOCISTE :

Les viveurs sont moins gênés que les bons ! Ils parlent, les braves gens se taisent.

TOUS :

Et tout le monde rit.

UNE JOCISTE :

Les têtes légères, les petites écervelées sont plus populaires que les honnêtes filles. Elles montent plus vite en grade.

LE JOCISTE :

Les gens mariés sont les plus dégoûtants. Ils nous apprennent ce que nous ne voulons pas connaître.

TOUS :

Ils nous l'apprennent.

LA JOCISTE :

Ils nous l'apprennent avec des mots charnels, écoeurants, et nous font connaître leur vie sous un aspect rabaisant.

TOUS :

Ils nous l'apprennent.

LE JOCISTE :

Le mariage est le grand sujet. On le moque, on le pervertit, on l'entoure de saletés et d'irrégion.

TOUS :

C'est affreux.

LA JOCISTE :

Ils disent qu'ils nous préparent, qu'ils nous avertissent de ce qui nous attend.

TOUS :

Ils nous avertissent.

LE JOCISTE :

Le trouble, la mésentente, l'ennui, puis le problème charnel. Et c'est tout.

TOUS :

C'est tout.

LA JOCISTE :

Jamais un mot sur le divin: sur l'amour et la chasteté conjugale.

TOUS :

Pas un mot.

LA JOCISTE :

Pas un mot en faveur de l'amitié, de l'affection, de l'enfant. Pas un chapitre sur le Sacrement.

TOUS :

Pas un mot.

UN JOCISTE :

Toujours du terre à terre, du boueux, du vaseux, comme si le Mariage était de la boue.

TOUS :

Voilà notre pain quotidien.

LE JOCISTE :

Tout le monde le voit comme vous. Il ne s'agit pas de voir. L'oeil doit guider la raison et fournir à l'esprit la matière à réfléchir.

TOUS :

Nous jugeons.

LE JOCISTE :

Que jugez-vous ?

UN JOCISTE :

Nous jugeons que tout le mal vient de la famille et retourne contre la famille.

TOUS :

La famille souffre.

UNE JOCISTE :

La famille est le point névralgique, la pierre angulaire de la société.

Quand elle souffre, tout souffre.

Quand elle s'étiole, tout s'étiole.

Quand elle baisse, tout baisse.

TOUS :

La famille c'est tout.

UN JOCISTE :

Quand la famille ne pratique pas, la société ne pratique pas. Quand la famille se chicane, la société est divisée, quand la famille s'écarte du vrai chemin la société est un enfer.

TOUS :

La famille c'est tout.

LE JOCISTE :

Que voulez-vous faire ?

TOUS :

Agir.

LA JOCISTE :

Il ne suffit pas de voir et de juger ?

TOUS :

Non. Il faut agir.

LE JOCISTE :

Vous voulez des projets ?

TOUS :

Non, des réalisations.

UNE JOCISTE :

Des mots-d'ordre !

UN JOCISTE :

Des services sociaux !

TOUS :

De l'action !

LA JOCISTE :

Vous voulez étudier ?

TOUS :

Oui.

LE JOCISTE :

Quel sujet ?

TOUS :

La question ouvrière.

LE JOCISTE :

Dans quel livre ?

TOUS :

Dans l'Évangile.

LE JOCISTE :

Sous quel angle ?

TOUS :

Le Mariage.

UN JOCISTE :

Nous voulons une idée claire, nette, vraie, qui ouvre les yeux et redresse l'esprit.

UNE JOCISTE :

Nous voulons en parler ensemble avec des lèvres pures, des mots chastes, des idées justes, sans trivialités, sans voile, sans blague, sans préjugé.

UN JOCISTE :

Nous voulons connaître la pensée de Dieu. Pas celle des mondains, des désabusés, des noceurs, des profanateurs, des petits vieux salis jusqu'aux oreilles, et des femmes sans pudeur.

TOUS :

La vérité.

LA JOCISTE :

Pourquoi la vérité ?

TOUS :

Pour en vivre.

UN JOCISTE :

Pour préparer notre mariage, le nôtre, à nous. Pour savoir fréquenter, trouver de bonnes filles. Pour conserver leur pudeur et la nôtre, comme on conserve un trésor... Pour se regarder dès le premier moment dans le Christ et s'aimer d'un amour divin.

TOUS :

Nous le voulons.

LA JOCISTE :

Vivre la doctrine sainte du mariage dès l'âge de 16 ans. Quand nous commençons à consulter le miroir, à jouir d'un compliment, à trouver un garçon joli. A l'âge où, dans le coeur de la fillette, la femme éclot, quand un vent printanier secoue en notre âme d'invisibles ailes, quand nous disons secrètement: « Ce serait bon d'avoir un défenseur, un soutien, un homme solide qui fixe sur moi son regard, sa préférence. » Tous nos rêves sont purs et nos pensées intactes. Nous voudrions les garder toujours aussi fraîches, aussi limpides, sans troubles intérieurs, sans déceptions cruelles, sans déboires humiliants. Nous voudrions pouvoir sortir, aimer, sourire, jaser tendrement, sans qu'il soit question d'autre chose, jamais.

TOUTES LES JOCISTES :

Etre respectées.

LA JOCISTE :

Nous voulons savoir suggérer à la fois le respect et l'attrait, l'amour et la réserve.

TOUS :

Nous le voulons.

LE JOCISTE :

Nous voulons savoir tenir un bras féminin, sans cesser d'être gentilhomme. Nous voulons, avoir un coeur qui se contrôle: qui ne perd pas la tête en face d'un aveu, d'une robe un peu courte et voyante, mais d'un coeur innocent et candide, qui ne songe pas à provoquer.

TOUS :

Nous le voulons.

LA JOCISTE :

Nous voulons pouvoir revenir de nos fréquentations, les yeux clairs, sans un grain de poussière sur la conscience. Pouvoir dire au retour : « Bonsoir maman, comment ça va ? J'ai passé une belle soirée. » Pouvoir s'endormir en paix, pas comme une fleur fannée qui tombe, pas comme un ver immonde qui s'enfouit dans les feuilles pour cacher sa laideur. S'endormir en regardant la statue sur son bureau et tout près d'elle le portrait d'un ami qui nous rapproche de Dieu.

TOUTES :

Nous le voulons.

UN JOCISTE :

Pouvoir fréquenter et s'approcher de la Sainte Table chaque dimanche sans courir vers des absolutions douteuses.

LA JOCISTE :

Pouvoir tendre la lèvre et la langue vers l'hostie sans rougir; car cette langue et cette lèvre ne fut jamais d'autre chose qu'un « porte-Dieu. »

UN JOCISTE :

La rencontrer à l'entrée de l'église, à la même messe. Se dire bonjour sur le perron. Communier à la même table. C'est meilleur.

UNE JOCISTE :

Et n'avoir comme distraction que cette pensée: « Un jour peut-être à cette table sainte j'occuperai un fauteuil près de lui. J'aurai une couronne. Je serai reine. »

TOUS :

Une vraie reine !

UN JOCISTE :

Ainsi nous voulons fréquenter.

TOUS :

Préparer notre mariage.

LA JOCISTE :

Préparer tous les mariages ouvriers.

LE JOCISTE :

Vous avez étudié, pratiqué, réalisé.

LA JOCISTE :

C'est fait après dix ans.

TOUS :

1939.

LE JOCISTE :

Le Mariage chrétien en honneur.

TOUS :

Les « Cent Mariages. »

LE JOCISTE :

Le mariage « à la jociste. »

TOUS :

Le grand jour de la J.O.C.

LE JOCISTE :

Ils sont cent époux, cent épouses.

TOUS :

Les nôtres.

LA JOCISTE :

Le plus grand service social de la J.O.C.

TOUS :

Le jour du Sacrement. (*Ici apparaît en costume de mariée, l'épouse de 1939.*)

LA JOCISTE :

La voici, l'épouse des 100 mariages jocistes de 1939.

TOUS :

La J.O.C. en marche.

LA JOCISTE :

(Elle la désigne)

Notre soeur s'est parée de blanc et de dentelle; car son coeur déborde d'une joie franche.

TOUS :

Elle est pure.

LA JOCISTE :

Cette robe nuptiale n'est pas un mensonge. Dieu peut l'attester. Elle ne cache aucun regret; aucun dés-honneur.

TOUS :

Elle est franche.

LA JOCISTE :

Elle n'entre pas dans le mariage forcément, pour cacher un scandale qui s'en vient.

TOUS :

Elle est pure.

LA JOCISTE :

Elle n'a pas été le jouet d'un copain, puis d'un autre. Son oeil n'a jamais louché et reluqué en cachette. Elle ne s'est pas blanchie à coup d'absolutions, comme on lave le linge sale à coup de lessives.

TOUS :

Elle est jociste.

LA JOCISTE :

Sa robe est en lumière. Ma petite soeur la jociste n'avance pas à tâton. Sa mère la Sainte Eglise lui a parlé. Elle lui a tout expliqué comme un maman explique, dans les moindres détails. Elle ne marche pas avec gaucherie, vers un redoutable apprentissage et vers des secrets inquiétants.

TOUS :

Elle marche dans la lumière.

LA JOCISTE :

Elle se connaît.

TOUS :

Elle a réfléchi.

LA JOCISTE :

Elle a pesé son caractère, ses dispositions, ses goûts, ses capacités, sa santé, son éducation. Elle a fait une retraite de fiancée.

TOUS :

Elle a réfléchi.

LA JOCISTE :

Elle a consulté. Elle est allée d'un pas loyal vers le prêtre de sa première communion.

TOUS :

Elle a consulté.

LA JOCISTE :

La jociste a prié. Dans sa chambre, à l'église du coin, dans la chapelle des soeurs adoratrices.

TOUS :

Elle a prié.

LA JOCISTE :

Et maintenant elle porte la couronne.

TOUS :

Elle en est digne.

LA JOCISTE :

La couronne de fleurs.

TOUS :

Elle est une fleur.

LA JOCISTE :

Les fleurs de sa couronne symbolisent les vertus de son esprit, de sa volonté et de son coeur.

TOUS :

Une vraie couronne.

LA JOCISTE :

Son esprit sait calculer le revenu, la dépense, le coût de la maison, la valeur du chèque de son homme, le budget financier, la caisse de famille. Elle n'est pas celle qui gaspille, qui vit à l'encontre de ses moyens et qui ne sait pas distinguer la valeur d'un chapeau.

TOUS :

Elle est économe.

LA JOCISTE :

Elle est prudente et mûre. Elle pense à demain.

TOUS :

C'est une vraie femme.

LA JOCISTE :

Et son doigt sait tirer l'aiguille, ses mains connaissent la couture, la coupe, l'ajustage, le reprisage, la confection et tous les mystères de la garde-robe.

TOUS :

Elle est femme.

LA JOCISTE :

Et les mystères de la salle-à-manger. Car au lieu d'apprendre le Blue et le Fox-trot, le Cochi-cochi et le Charleston, elle a appris ses livres de recettes: les soupes, les viandes, les desserts, les poissons, les salades, les huiles de tables, les mises en conserve, et l'art si difficile d'apprêter les restes.

TOUS :

Elle est cuisinière.

LA JOCISTE :

Ce n'est pas elle qui s'embête à bout de ressources; elle a mille expédients de fourchette, mille trucs de poêlon, mille secrets d'assaisonnements.

TOUS :

Elle est femme.

LA JOCISTE :

Elle connaît la médecine familiale, elle a suivi les cours au Service de préparation au Mariage, et lors, elle sait soigner une bosse, une enflure, une brûlure, une déchirure, une migraine, une grippe. Elle sait quand appeler le médecin, le prêtre, l'ambulance, et connaît surtout les lois de l'hygiène domestique.

TOUS :

Elle possède les vertus familiales.

LA JOCISTE :

La J.O.C. a donné cette femme à la classe ouvrière.

TOUS :

La vraie femme.

LA JOCISTE :

Pas de pétard, ni la catin, ni la noceuse.

TOUS :

La femme.

LA JOCISTE :

La Femme Forte de l'Évangile. Celle qui en donnant à un homme sa main, donne quelque chose ! Quelque chose qui sait travailler, tenir maison et se débrouiller en tout. Sa main n'est pas une main vide.

TOUS :

Elle est pleine de vertus.

LA JOCISTE :

Et sa couronne signifie quelque chose. Ce n'est pas une vaine parure, comme le fard qui cache les défauts d'un visage. Le décor convient à la circonstance, à celle qui porte le nom. Son mariage est préparé. C'est une maison qui repose sur un solage.

TOUS :

C'est un mariage.

LA JOCISTE :

Ce n'est pas une simple noce.

TOUS :

C'est un mariage.

LA JOCISTE :

Un vrai mariage.

TOUS :

A la jociste !

*(Le mari en tenue de marié, comme le jour
des cent mariages de 1939)*

LE JOCISTE :

Et lui, s'avance sans peur. Il se sent accoté, enrichi. Il a trouvé la perle de grand prix.

TOUS :

Il l'a trouvée.

LE JOCISTE :

Mon frère est jociste. Il a aimé sa fiancée dans la pureté et le respect. Son cœur est propre et sa main franche.

TOUS :

Il est loyal.

LE JOCISTE :

Il a servi, et ne s'est pas fait servir. On l'aime à la maison. On le trouve chic, joyeux et malléable. Sa mère l'apprécie.

TOUS :

C'est un jociste.

LE JOCISTE :

Il voit à tout, il arrange tout, il aide sa mère au grand ménage et lève les fardeaux pesants.

TOUS :

C'est un fils.

LE JOCISTE :

Il n'est pas au restaurant quand on a besoin de lui. Il garde les plus jeunes, les fait entrer à l'heure, récite la prière avec eux et ferme la lumière de leur lit.

TOUS :

C'est un chic gars.

LE JOCISTE :

Il a son livret d'épargne. Il ramasse, il accumule. Il a des cadeaux pour tous les anniversaires et pas seulement des cents noires le dimanche.

TOUS :

C'est un jociste.

LE JOCISTE :

Il n'a pas besoin d'emprunter pour payer son ménage et de se mettre en chambre pour une année. Il a une réserve et de quoi se loger.

TOUS :

Il a de la tête.

LE JOCISTE :

Le patron l'aime, les compagnons l'adorent. Sa position est sûre. Il est bon employé, et fait partie des bonnes unions.

TOUS :

C'est un jociste.

LE JOCISTE :

Il est homme de devoir et homme de maison. Il n'a pas besoin d'engager pour les petits réparages. Sa main est experte. Il a des plans et du goût en tête.

TOUS :

C'est un mari.

LE JOCISTE :

Son habitation ne sera pas un taudis, un nique-à-rats. Il aura de l'espace, de la verdure, des fleurs, du gazon, un rateau, une cerpe, et tout ce qui tient l'homme chez soi.

TOUS :

La propreté, la beauté.

LE JOCISTE :

Il sait travailler non seulement des deux bras, mais de la tête. Il n'a jamais quitté ses livres et fait deux heures d'étude chaque jour.

TOUS :

Pour avancer.

LE JOCISTE :

En mécanique, en électricité, en menuiserie, ou en imprimerie; il lit les bons auteurs, les revues de métiers. Il sait s'intéresser à autre chose qu'aux « ralliements de rire » et la « course au trente sous. » Son intelligence est meublée.

TOUS :

Il est studieux.

LE JOCISTE :

Il a de l'ambition et ne travaille pas en mercenaire, en simple **cogneau**, **riveux** ou **frotteux**... Il est spécialiste. Les horizons de sa pensée sont larges. Il n'est pas resté primaire en besogne.

TOUS :

C'est un vaillant.

LE JOCISTE :

Il ne tiendra pas sa femme à la hauteur du trottoir. Elle sera l'épouse d'un noble homme, d'un gentilhomme de la classe ouvrière. Pas d'un **gogo** de la rue, **débraillé**, sans souci et sans horizon, qui ne connaît pas d'autre chose que le ciment de la rue Ste-Catherine.

TOUS :

C'est un ouvrier à la Jociste.

LE JOCISTE :

A quarante ans, il sera propriétaire et il aura son petit chalet de vacances, pour que sa marmaille barbotte à même le lac, dans l'eau claire et sans microbe.

TOUS :

Il a de l'ambition.

LE JOCISTE :

Et son ambition ne se dissipe pas uniquement en fumée de cigarette, ou en bière. Il est sobre et pratique, studieux et progressif. Il s'est prémuni contre la mentalité terre-à-terre qu'engendre le travail et le milieu des usines.

TOUS :

C'est un produit de la J.O.C.

LE JOCISTE :

En offrant son bras, il offre quelque chose. Un cœur est au bout. Un cœur et une tête d'homme.

TOUS :

C'est un vrai mari !

LE JOCISTE :

Sonnez, cloches nuptiales ! Qu'on décore le sanctuaire de l'Eglise pour le sacrement de l'union.

TOUS :

Ils sont prêts.

LE JOCISTE :

Que Dieu paraisse, divin Semeur. Qu'il sème sa grâce.

TOUS :

La terre est prête.

LE JOCISTE :

Que le prêtre revête ses plus beaux ornements et que tout le ciel assiste.

TOUS :

C'est un grand jour.

LE JOCISTE :

Ce n'est pas une noce qui s'accomplit. C'est un rite divin. Un branle-bas qui met en émoi le ciel et la terre ! Un Sacrement.

TOUS :

Un très grand Sacrement.

LE JOCISTE :

Un sacrement comme l'Eucharistie.

TOUS :

Comme le Sacerdoce.

LE JOCISTE :

Ils sont montés vers le mariage comme le futur prêtre monte vers l'autel de sa première messe.

TOUS :

En se préparant.

LE JOCISTE :

Le lévite, on l'a pris tout jeune, on l'a formé pendant dix ans au séminaire, et cependant était-il prêt ?

TOUS :

Pas encore.

LA JOCISTE :

Il y passe trois ans, puis fait une retraite de dix jours, ça suffit ?

TOUS :

Non. Pas encore.

LA JOCISTE :

L'on ajoute six mois puis une autre grande retraite. Est-il prêt ?

TOUS :

Non.

LA JOCISTE :

On lui permet seulement d'être diacre. Ce n'est qu'après quatre ans, et une troisième retraite de 10 jours qu'il pourra gravir les degrés de l'autel et recevoir le Sacrement de son état.

TOUS :

C'est nécessaire.

LE JOCISTE :

Ainsi le Mariage doit être préparé. C'est le Sacrement d'un état. Un lévite ne monte pas vers le Sacerdote à coup de libertinages et d'enterrements de vie de garçon, mais par la prière et l'étude.

TOUS :

Ainsi le jociste.

LA JOCISTE :

C'est ce qu'ils ont fait. Ils ont compris le Mariage. Sonnez, cloches nuptiales.

TOUS :

Sonnez.

LE JOCISTE :

Ce n'est pas en vain qu'on vous branle dans les airs et que vous parlez haut sur le toit des maisons. Vous annoncez une grande nouvelle à l'humanité.

TOUS :

La grâce est descendue.

LE JOCISTE :

Elle a sanctifié des épopx.

TOUS :

Des vrais.

LE JOCISTE :

Leur coeurs ont été unis par un divin trait-d'union.

TOUS :

Le coeur de Dieu.

LA JOCISTE :

Le coeur de Dieu s'est posé entre le coeur de l'époux et de l'épouse comme un ciment.

TOUS :

Union sublime.

LE JOCISTE :

Il a élevé l'amour humain à la hauteur des choses célestes. Il a bâti au milieu de nous la réplique de la très sainte Trinité.

TOUS :

Grand Sacrement.

LE JOCISTE :

Ils sont devenus des porte-Dieu.

TOUS :

Par leur Sacrement.

LA JOCISTE :

Ils sont devenus comme les deux battants d'une porte de tabernacle.

TOUS :

Par le Sacrement.

LE JOCISTE :

Ils sont unis avec Dieu à la façon d'un tout.

TOUS :

Par le Sacrement.

LA JOCISTE :

Leurs oeuvres sont devenues les oeuvres de Dieu.

TOUS :

Par le Sacrement.

LE JOCISTE :

Dieu est la pierre angulaire de leur foyer.

TOUS :

Par le Sacrement.

LA JOCISTE :

Plus ils s'aimeront, plus Dieu les étreindra dans ses deux bras, sur son divin coeur.

TOUS :

C'est le Sacrement.

LE JOCISTE :

Leurs travaux, leurs soucis, leurs inquiétudes, sont élevés sur un plan supérieur de grâces et de sainteté. Il n'y a plus rien d'humain dans leur vocation. Tout est saint, transformé, rehaussé, divinisé.

TOUS :

C'est un Sacrement.

LE JOCISTE :

A toute heure, à chaque jour, ils augmenteront en perfection et en mérite.

TOUS :

Grâce au Sacrement.

LA JOCISTE :

Le Mariage est pour eux ce qu'est le Sacerdoce pour le prêtre.

TOUS :

Exactement.

LE JOCISTE :

Une extraordinaire union à Dieu.

LA JOCISTE :

Une chaste et constante coopération.

LE JOCISTE :

Une élévation merveilleuse.

LA JOCISTE :

Une dignité éminente.

LE JOCISTE :

Un moyen prodigieux de sanctification.

TOUS :

Un Sacrement.

LA JOCISTE :

Les époux sont tenus de vivre leur mariage comme le prêtre est tenu de vivre son Sacerdoce. Leur autel s'est le devoir d'état.

TOUS :

Tracé par Dieu.

LE JOCISTE :

Leur messe quotidienne, c'est l'offrande des actions du jour. Leur bréviaire, c'est la prière en famille. Leur soutane c'est la modestie chrétienne. Leur tonsure c'est l'esprit de foi qui les anime tous les deux. Et leur ministère sacré, c'est l'enfant.

TOUS :

Un sacerdoce familial.

LE JOCISTE :

Ils auront au ciel une place aussi belle que les prêtres, car les époux sont des porte-Dieu et des ministres de Dieu.

TOUS :

Ils ont reçu un Sacrement.

LE JOCISTE :

Le Mariage n'est pas simplement un problème de logement et de caisse, de soucis et d'administration domestique. Comme le sacerdoce n'est pas seulement un problème d'administration de paroisse et de caisse de Fabrique. C'est d'abord un problème spirituel qui se rapporte aux âmes.

TOUS :

Ainsi le mariage.

LE JOCISTE :

Mon frère jociste l'a compris.

LA JOCISTE :

Ma soeur jociste le sait.

TOUS :

Ils l'ont vu.

(Les deux époux s'avancent. Elle s'accroche à son bras.)

L'EPOUX :

Viens, ma compagne, la maison est prête, le nid est fait.

L'EPOUSE :

Je suis fière de porter ton nom et de m'accrocher à ton bras, comme un vaisseau qui jette l'ancre.

L'EPOUX :

Tu rentres dans ma vie comme l'aurore qui tient de ses couleurs roses le toit de la maison. Comme l'aurore qui fait chanter les oiseaux et l'appel au travail. Mon coeur est comme un bras reposé qui ramasse son outil.

L'EPOUSE :

Tu m'inspires la confiance. Ta présence chasse toute inquiétude. J'ai foi en tes projets. Je me sens appuyée sur le solide. Mon coeur est comme un drapeau qui flotte et se déroule en beauté, sans craindre les caprices du vent, confiant dans le mât et la poulie.

L'EPOUX :

J'ai placé mon espérance au dessus de moi-même; en Dieu et en ma femme.

L'EPOUSE :

En Dieu et en mon homme.

TOUS :

Ils sont jocistes.

L'EPOUX :

(Grave)

Jocistes ? Non, nous ne le sommes plus.

TOUS :

(Atterrés, ils murmurent)

LE JOCISTE :

(A l'époux)

Tu veux nous quitter ?

LA JOCISTE :

(A l'épouse)

Tu t'éloignes de nous ?

L'EPOUX :

Nous avons maintenant des problèmes qui ne sont plus les vôtres.

TOUS :

C'est vrai.

L'EPOUSE :

Je ne suis plus jeune fille. J'ai mon foyer.

L'EPOUX :

J'ai mon foyer.

TOUS :

C'est vrai.

L'EPOUX ET L'EPOUSE :

Nous avons le problème du foyer.

TOUS :

Le problème du foyer.

L'EPOUX :

Il faut conquérir le milieu de la famille.

L'EPOUSE :

Il faut gagner au Christ les foyers ouvriers.

L'EPOUX :

Il faut qu'un nouveau mouvement se fonde.

TOUS :

Il le faut.

L'EPOUX :

Pas demain, ni plus tard. Mais aujourd'hui même,
en cette journée des 100 mariages Jocistes.

TOUS :

Il le faut.

L'EPOUX :

Nous fondons la « Ligue Ouvrière Catholique », la
L.O.C.

L'EPOUSE :

Et la L. O. C. F. (*Ils lèvent l'écusson L. O. C. et
L. O. C. F.*)

L'EPOUX :

Nous bâtissons.

L'EPOUSE :

Nous conquérons.

TOUS :

Vive la L.O.C.

L'EPOUX :

Au Christ les époux ouvriers.

L'EPOUSE :

Au Christ les épouses ouvrières.

TOUS :

Au Christ la famille ouvrière.

L'EPOUX ET L'EPOUSE :

Au Christ, le milieu ouvrier.

TOUS :

Au Christ la Cité ouvrière.

FIN DE LA DEUXIEME PARTIE

TROISIEME PARTIE

LA L. O. C.

(Entrée d'un chef, suivi de deux ouvriers portant sur leurs épaules un mat avec écusson Lociste)

LE CHEF :

Ici, plantez le drapeau ! *(On le plante, on voit : « L. O. C. »)*

OUVRIER « 1 » :

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE CHEF :

Regardez, ce n'est pas une théorie échevelée, une apparition au milieu des nuages. Il a les deux pieds sur le sol. C'est une réalité. Ce n'est pas un décor, un trompe-l'oeil, un truc, un pantomime de théâtre.

(Frappant sur le poteau)

OUVRIER « 2 » :

C'est du bois franc.

LE CHEF :

Il a un devant, un derrière, un tour, une profondeur, une dimension. Vous pouvez le toucher, le remuer, l'étendre, le coucher, le relever, c'est quelque chose.

LES OUVRIERS :

C'est quelqu'un !

LE CHEF :

Il n'est pas loin sur la tour, au-dessus des créneaux, derrière les bastions. Je l'approche, *(il le fait)* je pose ma main sur mon épaule. Il est à ma portée c'est un camarade.

LE CHEF :

La L. O. C. c'est du pratique. Pas rien que des projets, des discours puis de l'écriture. Voyez-vous ? Ca se touche, c'est concret, c'est au milieu de nous autres.

OUVRIER « 1 » :

Ca a la tête en haut, les pieds en bas, comme le monde ordinaire.

LE CHEF :

Et ça bouge ! *(Il le déroule)* Ca ressent les émotions de tout ce qui passe sur la terre. La moindre brise, qu'elle

viennne de droite ou de gauche, du nord, du sud, du centre, fait vibrer son âme. La L. O. C. vit tous les problèmes ouvriers ; s'identifie à toutes les inquiétudes, les soucis, les misères, les espérances, comme à toutes les joies et à tous les événements de la classe ouvrière.

OUVRIER « 1 » :

C'est un mouvement.

LE CHEF :

(Il l'étend)

Et ça s'étend. Vois-tu ? Ça ne reste pas renfermé dans son écorce comme un arbre ordinaire. Ça rayonne de tous les côtés ; ça s'élançe comme une flamme de brasier qui étire ses mèches de feu, pour gagner du terrain et se propager tout autour. Ce n'est pas une assemblée au-dedans des murs. C'est dehors, en plein milieu de la cité du travail. En pleine atmosphère.

OUVRIER « 1 » :

Je vois.

LE CHEF :

Ce n'est pas le petit pavillon de fenêtre, pimpant et frissonnant aux croisées des maisons. La L. O. C. n'est point un mouvement de jeunes, de branle-bas, de tapage et d'étourderies enfantines. C'est un mouvement d'adultes, grave et réfléchi, qui pèse ses activités et pose des actions sérieuses.

OUVRIER « 1 » :

Je comprends. Ce n'est pas un simple coton, c'est du linge.

LE CHEF :

Du linge propre ! On ne l'a pas fabriqué avec un torchon. Il porte sa marque de fabrique. Les lettres sont claires et pas compliquées. Mais ça sent le dimanche.

OUVRIER « 2 » :

C'est propre !

LE CHEF :

Le pied est dans la terre, mais la tête se tient en haut Elle n'est pas dans l'ombre. Vois-tu ?

OUVRIER « 1 » :

En plein ciel.

LE CHEF :

Il y a dans la L. O. C., un solide et continuel contact avec la terre, mais un solide et continuel contact avec le

ciel. Et le mouvement s'exécute entre les deux, par les deux et pour les deux.

OUVRIER « 1 » :

Je vois.

OUVRIER « 2 » :

Je comprends.

LE CHEF :

Il n'y a pas seulement le poteau ni seulement l'étoffe. Ils sont deux. Deux, parce que le foyer a deux adultes. Le mari, puis la femme. Regarde, ils sont à la fois bien distincts, et bien unis. Ce n'est pas un mouvement mixte, mais un. Vous saisissez ?

LES OUVRIERS :

Parfaitement.

LE CHEF :

Construisez.

OUVRIER « 1 » :

Construire quoi ?

LE CHEF :

Ce drapeau, il lui faut une muraille, un édifice, une citadelle.

OUVRIER « 2 » :

Où ? Quand ? Comment ?

LE CHEF :

Ici.

OUVRIER « 1 » :

Au milieu des ruines du monde actuel ?

LE CHEF :

Pas ailleurs. Dans tous les décombres il existe des trésors enfouis, des bonnes pierres et de bons bouts de planches. Dans tous les cercueils, il reste des os, encore durs et rigides que les millions de vers n'ont jamais pu dévorer. C'est la charpente. Le créateur l'a faite à toute épreuve. Allez-y.

OUVRIER « 2 » :

Tout de suite ? sans attendre ?

OUVRIER « 1 » :

Peut-être que si on laissait faire le monde un bout de de temps il finirait par se relever tout seul. Actuellement, tout est rationné.

LE CHEF :

Les élites sont toujours rationnées. Trouvez-les. Faites vite.

OUVRIER « 2 » :

Où les trouver ?

LE CHEF :

Dans les foyers ouvriers. Pie XI a dit : « C'est de là que viendra le salut de la classe ouvrière. » Voyez. Les voici déjà qui s'amènent. Ils ont vu le drapeau. (*Entrée des Elites. Quelques couples regardant le drapeau*)

LES ELITES :

C'est bien lui.

LE CHEF :

Vous le cherchiez ?

LES ELITES :

Depuis toujours.

LE CHEF :

Etes-vous de la ville ?

LES ELITES :

Oui.

LE CHEF :

Ouvriers ?

LES ELITES :

Oui.

LE CHEF :

Et vous n'êtes pas blasés ?

LES ELITES :

Non.

LE CHEF :

Que cherchez-vous ?

LES ELITES :

Le Christ de la cité ouvrière.

LE CHEF :

Est-ce le Christ « chacun pour soi » ?

LES ELITES :

Non.

LE CHEF :

Est-ce le Christ rationné, diminué, rejeté dans l'ombre ?
Le Christ des Pâques et de la messe du dimanche ?

LES ELITES :

Non.

LE CHEF :

Est-ce le Christ spirituel sans contact avec notre vie,
nos infortunes, nos soucis d'argent ? Le Christ en plâtre
sur le mur ?

LES ELITES :

Non. Le Christ vivant et vécu.

LES FEMMES :

Le Christ familial.

LES HOMMES :

Le Christ social.

LE CHEF :

(Montrant le drapeau)

Voici la formule que vous donne le Pape, son représentant.

LES ELITES :

Nous voulons la L. O. C.

LE CHEF :

Pourquoi ?

UN DES ELITES :

Parce que nous voulons conserver nos foyers.

UN AUTRE :

Et gagner tous les autres foyers.

UN AUTRE :

Rayonner le Christ familial.

LES ELITES :

Construire la cité chrétienne.

LE CHEF :

Apportez les « matériaux ».

(Les « Matériaux » entrent : un nouveau groupe mixte avec des pierres.)

OUVRIER « 1 » :

Les voici !

L'ETAT DE GRACE :

Ma pierre est belle ; qui veut la prendre ?

LES ELITES :

Moi.

L'ETAT DE GRACE :

Elle s'appelle « L'Etat de grâce ».

LE CHEF :

Place à « L'Etat de grâce ». C'est de rigueur en L. O. C.

OUVRIER « 1 » :

Comment c'est fabriqué ?

L'ETAT DE GRACE :

Devinez.

OUVRIER « 2 » :

Attendez. (*Il se gratte la tête*) L'état de grâce ? L'état de grâce ? ...

OUVRIER « 1 » :

Pense à ton catéchisme.

OUVRIER « 2 » :

Ah ! oui. Ça consiste à ne pas avoir de péché mortel.

OUVRIER « 1 » :

C'est ça.

L'ETAT DE GRACE :

Non !

OUVRIER « 1 » :

Comment, non ?

L'ETAT DE GRACE :

Je dis *non* parce que votre réponse est insuffisante. Vous ne dites presque rien de la question. Vous parlez négatif. C'est comme si vous disiez : « La ville de Montréal ce n'est pas Trois-Rivières ». Donnez le plan, dites les rues. Expliquez ...

OUVRIER « 1 » :

Quand j'ai dit « l'état de grâce consiste à ne pas avoir de péché mortel », j'ai tout dit. Je suis à bout de souffle. Je n'en sais pas plus long.

LES ELITES :

Nous n'en savons pas plus long.

L'ETAT DE GRACE :

Si l'état de grâce consiste à ne pas avoir de péché mortel, le chien est en état de grâce, le poteau est en état de grâce puisqu'ils n'ont jamais péché.

LES ELITES :

C'est vrai.

L'ETAT DE GRACE :

Savez-vous ce que c'est qu'une église ?

ELITES ET OUVRIERS :

Oui.

OUVRIER « 1 » :

Une église c'est un lieu où Dieu a établi sa résidence, d'une façon permanente.

ELITES ET OUVRIERS :

C'est vrai.

L'ETAT DE GRACE :

Par l'état de grâce vous devenez une église. (*Tous se recueillent et joignent les mains*) Votre âme et votre corps sont des tabernacles vivants. La Très Sainte Trinité repose réellement en vous comme au ciel. Elle y est présente d'une présence vivante et agissante, à titre d'*ami de parent, d'associé, de compagnon, d'intime*. Cette présence vous pénètre de part en part. Il n'est pas un endroit de votre chair, ni une parcelle de votre âme qui ne soit divinisée. C'est pour cela qu'on vous encense à l'église, et que l'on dépose sur votre langue une hostie consacrée. Vous êtes des « déivores ».

LES ELITES :

Je veux le Christ vivant.

LA FOI :

(Elle s'approche)

Et moi, je vous apporte le moyen de le vivre : la pierre de « l'esprit de Foi ».

LE CHEF :

« L'esprit de Foi » est de rigueur en L. O. C.

LA FOI :

Ma pierre est phosphorescente. Elle a des lumières au-dedans. Dans la plus grande obscurité elle luit comme en plein jour.

OUVRIER « 2 » :

Où prend-elle sa clarté ? A-t-elle une batterie électrique ?

LA FOI :

Quand ta raison ne comprend plus, marche quand même. Marche sur l'Évangile, sur le Pape. Marche comme si tu voyais.

OUVRIER « 1 » :

C'est ridicule.

LA FOI :

C'est la suprême sagesse. Il n'y a qu'une chose infail-
lible : Dieu et ses commandements ; Dieu et ses promesses, Dieu et sa Providence, Dieu et son secours. Tout le reste est incertain, changeant, trompeur. Combien de doigt as-tu dans la main ?

OUVRIER « 1 » :

J'en ai dix.

LES ELITES :

Dix bien comptés.

LA FOI :

C'est sûr ?

LES ELITES :

C'est sûr.

LA FOI :

Combien en auras-tu ce soir ?

OUVRIER « 1 » :

Sais pas !... Un accident des fois, au travail... sais pas.

LA FOI :

Qui de vous le sait ?

LES ELITES :

Pas moi, pas moi...

LA FOI :

Dieu seul. Et c'est le plus intelligent. La raison est bornée. Elle est comme la chandelle, comme la 40, la 100, la 2,000. Sa capacité est limitée. En dehors de son cercle, elle n'éclaire rien. Tout reste obscur et invisible. La raison se limite au présent, elle éclaire juste une seconde de l'horloge. Le reste appartient à Dieu. Et Dieu, qui connaît tout, parle par ses commandements. « L'esprit de Foi » admet ce qui est en dehors du rayon de la pensée. Ce qu'on ne voit pas devient plus certain que ce que l'on voit.

LES ELITES :

« L'esprit de Foi » est infaillible.

(L'ouvrier 2 va pour prendre la pierre de la "PRUDENCE")

LA PRUDENCE :

Attention ! Cette pierre est fragile.

OUVRIER « 2 » :

Cassant ?

LA PRUDENCE :

Friable comme du verre.

OUVRIER « 2 » :

On va prendre garde.

LA PRUDENCE :

Non, non. Je ne me fie à personne. Je suis la Prudence.

LE CHEF :

La Prudence est de rigueur en L. O. C.

LES ELITES :

C'est un mouvement d'adultes.

LA PRUDENCE :

Il y a une manière d'agir, une seule. Il y a des mots

qui se disent à tel moment, sur tel ton. Il y a un langage amical qui attire, un langage courtois qui charme, un langage net et franc qui décide, un langage vibrant et admiratif qui fouette, un langage ému qui console, un langage réticent qui ferme la porte aux curieux. Il y a la discrétion, la finesse, la souplesse, le mode, le tour, la manière, la présence d'esprit. Les mots sont comme les individus : tantôt endimanchés, tantôt en salopettes ; tantôt peignés, tantôt dépeignés, tantôt frais rasés, tantôt la barbe longue.

LES ELITES :

Nous voulons la Prudence.

LE RENONCEMENT :

(Il s'approche)

Ma pierre a des épines.

OUVRIER « 2 » :

pourquoi des épines ?

LE RENONCEMENT :

Je m'appelle « *Renoncement* ».

LE CHEF :

Le Renoncement est de rigueur en L. O. C.

LES ELITES :

Que faut-il faire ?

LE RENONCEMENT :

Endurer, supporter, sourire. Il y a la *grande croix* : l'hôpital, le chômage. C'est un coup de tonnerre subit, mais bref ; ça ne dure pas longtemps.

LES ELITES :

La grande croix est facile à porter.

LE RENONCEMENT :

Il y a la petite croix : l'averse choquante qui, en riant, gâte votre toilette. La petite croix, c'est le rien qui torture et contredit dans le détail : telle une soupe trop salée, tel un soulier qui fait mal. Ça blesse à chaque moment, ça diminue le bonheur, ça projette sur toute chose un pourcentage d'angoisse, un malaise déplaisant. La contrariété, la déception, le chagrin, le cafard, le retard, la gaffe, l'oubli, l'erreur.

Comme la tache d'encre en finissant une page, comme le tramway qui passe au nez, la lumière qui change au rouge ; comme le poêle qui ne veut pas s'allumer, la ligne de téléphone engagée, et la visite qui ne s'en va plus.

LES ELITES :

La vie en est pleine.

LE RENONCEMENT :

Le naturel se courbe et s'arc-boute. C'est à ce moment, que le sacre jaillit, que le juron vole en éclat. On maudit l'épine sans voir le dessous.

OUVRIER « 1 » :

Quel dessous ?

LE RENONCEMENT :

L'épine n'est ni un hasard, ni un être de contradiction ; ce n'est pas un éteignoir, mais un facteur de progrès qui fait de la critique constructive. La couronne d'épine a fait un bon travail, le Vendredi Saint.

LES ELITES :

Un travail constructeur.

LE RENONCEMENT :

Pousser une épine, c'est une façon de permettre à une rose d'éclorre. Il faut un perchoir à l'oiseau, un tremplin au nageur, un phare au navire. L'épine est ce phare, ce tremplin, ce perchoir.

LE CHEF :

Le renoncement est de rigueur en L. O. C.

LE ZELE :

Cette pierre, vite ! qu'on la prenne !

OUVRIER « 1 » :

Pourquoi ?

LE ZELE :

Elle est en feu. Elle brûle.

LES OUVRIERS :

Du feu ?

LES ELITES :

Du feu ?

LE CHEF :

Le feu est de rigueur en L. O. C. Ce n'est pas un feu imaginaire. C'est le zèle.

LES ELITES :

Le feu divin.

OUVRIER « 1 » :

Où est le charbon ? le bois ? l'allumette ?

LE ZELE :

(Il montre les autres pierres)

Tous ces matériaux. C'est le corps et la santé qui

brûlent en se fondant comme la cire, c'est la tête qui se fatigue en s'épuisant. C'est l'âme qui s'use comme une poulie, comme la poche d'un manteau qu'on met souvent. C'est *l'état de grâce* qui produit des énergies continuelles, comme la dynamo fait du courant. C'est le renoncement, le sacrifice, l'esprit de Foi, qui s'emboitent comme des roues d'engrenage.

OUVRIER « 2 » :

(S'adressant à l'Accord)

Et vous ? Vous restez dans l'ombre ?

L'ACCORD :

J'attends. Mon rôle n'est pas de détonner. Je laisse parler pour que chacun s'entende et que les choses se placent.

OUVRIER « 2 » :

Votre nom ?

L'ACCORD :

« L'Accord ».

OUVRIER « 2 » :

Vous êtes marié ?

L'ACCORD :

Evidemment. Sur moi s'appuie le mariage. *Marier* veut dire : accorder. On marie des couleurs, des notes, des idées ; en un mot, tout ce qui est possible de s'entendre.

LES ELITES :

Venez.

OUVRIER « 1 » :

D'accord pour l'accord !

L'ACCORD :

Pardon. Le morceau ne va pas si tôt commencer ! Avez-vous assisté à un concert ? Ca débute ainsi : Toum, Toum ! Ils ajustent leurs instruments : les cuivres, les clarinettes, les hautbois, les violons. Dans le brouhaha et le branle-bas, dans le tintamare de chacun qui s'installe, l'on accorde. C'est une condition essentielle.

OUVRIER « 1 » :

(Il fait mine de jouer)

Do, ré, mi, fa, sol !

L'ACCORD :

L'on ne permet aucune divergence ; ni le ton, ni le demi-ton, ni la corde relâchée, ni le piston plein de salive. Il n'y a qu'une vibration, qu'un cycle, qu'une fréquence.

Un seul battement, une seule percussion ! même s'ils sont deux cents. C'est l'accord.

LES ELITES :

La L. O. C., c'est l'accord.

L'ACCORD :

Le mariage c'est l'accord ! Dans les idées, dans les paroles, dans les goûts, les joies, les peines, les travaux. C'est l'exacte convergence des personnalités. Le violon n'est point la harpe. Le mari est homme, l'épouse est femme. L'un a plus de sentiment, l'autre plus d'aplomb. Ici la délicatesse, là la fermeté. Il n'existe qu'un seul point possible de rencontre : *l'accord*.

LES ELITES :

L'Accord.

L'ACCORD :

Prends garde à tes humeurs, tes décisions, tes préférences. Mets de l'eau dans ton vin, du chocolat sur tes pilules, du sucre dans tes remèdes. Observe l'étiquette domestique. Emploie constamment au foyer tout ton savoir-vivre et tout ton savoir-faire. Sois chic à toute heure comme quand tu reçois. Prends ton humeur du dimanche. Sois jovial, sois poli. Ote tes claques avant d'entrer. Ramasse tes cheveux avant qu'il arrive. Pas de débraillé, pas de négligence, ni rien qui blesse ou provoque des heurts.

LES ELITES :

L'accord.

L'ACCORD :

Je suis le ciment des pierres domestiques. Je suis l'arôme du pain de famille et l'on a tout dit quand on a dit que je suis au foyer.

LES ELITES :

L'accord.

L'ACCORD :

Le foyer le plus heureux n'est pas celui où l'on a le plus d'argent et les plus beaux habits ; mais *l'accord*. Sans l'accord rien ne vaut les millions, rien ne vaut le chesterfield, la maison de campagne, les toilettes élégantes, le radio combiné ou la collection de tableaux. Le foyer heureux s'est l'accord.

LE CHEF :

Apportez les « *Matériaux* » de la L. O. C.

LES ELITES :

Les vertus du foyer.

LE CHEF :

Apportez les pierres et le ciment pour construire.

OUVRIER « 1 » :

Ils n'ont pas l'outillage.

LES ELITES :

Des outils.

LE CHEF :

La L. O. C. possède son coffre à outils. Elle a l'équerre, le marteau, le niveau, la scie, le pied-de-roi, le fil-à-plomb. Des outils de précisions, numérotés au millimètre. Elle possède une *technique*.

LES ELITES :

Donnez-nous la technique.

LE CHEF :

Faites entrer les « Outils ».

(Entre l'Etabli)

UN PORTEUR DE L'ETABLI :

Voici votre établi. C'est la base du travail. C'est sur elle qu'on s'installe pour mesurer, ajuster, polir, raboter, clouer. Tout se fabrique sur elle.

LE CHEF :

L'Etabli de la L. O. C. c'est le *cercle d'étude*. La base de toute réunion, de tout service, de toute activité. L'on s'appuie sur lui pour l'enquête, la décision et l'action. C'est lui qui arrête les plans et fait éclore les oeuvres.

L'ETAT DE GRACE :

Il polit l'Etat de grâce.

L'ACCORD :

Il ajuste l'Accord.

LA PRUDENCE :

Il mesure la Prudence.

LE RENONCEMENT :

Il serre l'éteau du Renoncement.

LE ZELE :

Il fournit « *rippes* » et copeaux pour nourrir la flamme du Zèle.

LES ELITES :

Nous voulons le *Cercle d'Etude*, « l'Etabli ».

(L'Etau entre)

UN PORTEUR DE L'ETAU :

Voici l'Etau, la grande pince qui tient les planches en place, pour qu'elles se laissent travailler.

LE CHEF :

L'Étau, ce sont les « dirigeants locistes ». Ils sont plusieurs, mais ne forment qu'une seule pièce, un seul outil technique, dont les éléments se soudent et se rapprochent dans la plus étroite collaboration. Ce sont eux qui tiennent les « matériaux » en place pour qu'on les travaille, qu'on les rende ajustables, aptes à remplir un rôle.

LES MATERIAUX :

Nous voulons « l'Étau ».

LES ELITES :

Nous voulons les « dirigeants ».

(Entrent plusieurs porteurs de pieds-de-roi)

UN PIED-DE-ROI :

Voici les pieds-de-roi. Nous mesurons avec exactitude, le pouce, la ligne, la verge. Nous ne faisons rien de vague, ni d'à-peu-près ; et le détail minutieux ne nous échappe point. Tout est compté, mesuré, vérifié, et travaillé selon les plans.

LE CHEF :

En L. O. C. vous serez les « militants » ou « chefs-d'équipe ». A vous de vérifier les détails. A vous de faire réaliser avec précision les plans du *Cercle d'Etude*, sans écart, ni exagération, ni relâchement, selon l'esprit et la lettre des décisions.

(Aux Elites)

Vous ne voulez pas marcher à l'aveugle

LES ELITES :

Non.

LE CHEF :

Ni dans le brouhaha qui conduit pêle-mêle ?

LES ELITES :

Non.

LE CHEF :

Vous voulez l'outil technique ? Les « Pieds-de-roi » ?

LES ELITES :

Nous voulons des « militants ».

(Entre l'aumônier avec un niveau)

OUVRIER « 1 » :

(Il s'incline)

Bonjour, Monsieur le Curé.

LE NIVEAU :

Je ne suis pas M. le Curé. Je suis le prêtre-ouvrier :
« *Le Niveau* ».

LE CHEF :

Le niveau c'est l'outil indispensable. L'oeil peut s'illusionner, biaiser sans s'en rendre compte, mais le niveau est infaillible. Sans lui on peut, à chaque pied, baisser de quelques lignes, ou dévier du tracé droit et faire un écart désastreux. Il est aussi néfaste de s'égarer en montant, qu'en dévalant.

LES ELITES :

Il faut un « niveau ».

LE NIVEAU :

La conscience livrée à elle-même peut être le jouet de ses illusions. Il faut l'éclairer, lui imposer une trajectoire. Celui-ci est trop large, celui-là trop hésitant ; l'autre s'embrouille et le diable en profite.

LES ELITES :

Il faut un niveau.

LE NIVEAU :

Pour niveler les embarras d'esprit, de conscience et de coeur ; pour combattre les détours et redresser les crochissements.

L'ETAT DE GRACE :

Pour applanir la route spirituelle.

LA PRUDENCE :

Pour éviter les secousses de haut en bas, de bas en haut, comme les va-et-vient de la plume qui écrit.

LE RENONCEMENT :

Quand l'orgueil se soulève comme un cerf-volant, et quand la paresse tombe comme un poche.

LE ZELE :

Quand le zèle intempestif, l'agitation, l'exagération nous illusionnent, quand l'utopie s'empare de nous, et que la chimère nous ensorcèle.

LES ELITES :

Il faut un « Niveau ».

LE NIVEAU :

Le « niveau » de l'âme a un équilibre qui n'est pas de ce monde. Il est d'un ordre divin.

LE RENONCEMENT :

C'est le niveau de la Croix.

LE ZELE :

C'est le niveau de l'apostolat.

L'ETAT DE GRACE :

C'est le niveau de l'amour.

LE NIVEAU :

Je m'appelle « Niveau ». Je veux qu'on marche droit sur un plan de hauteur. A la hauteur de l'autel et du tabernacle.

LE CHEF :

Le niveau est de rigueur en L. O. C.

LES ELITES :

Le « niveau » c'est l'aumônier.

(Les autres Outils entrent: Marteaux, Equerre, Scie, Compas, Fil à plomb)

LES OUTILS :

Et nous ?

OUVRIER « 1 » :

Qui êtes-vous ?

LES OUTILS :

Les « membres » : les foyers Locistes.

LE MARTEAU :

J'ai mon tempérament. En L. O. C. je suis le « marteau ». La besogne, ça me connaît. On m'emploie à toutes les sauces et pour toutes les activités. Je suis le collaborateur, toujours prêt, et toujours à la portée de la main.

LES ELITES :

Nous voulons des « marteaux ».

LE MARTEAU :

Ne vous illusionnez pas sur ma valeur. Je n'ai pas de cours classique ! J'ai une intelligence dans la moyenne. Je n'ai jamais vu Trois-Rivières ! Mais, pour les travaux de routines, mes dix doigts, sont là ! Des doigts besogneux et pas fiers. Demandez, vous recevrez. Demandez pas, vous recevrez quand même. Oubliez de m'inviter, de me remercier, laissez-moi en arrière, dans la remise, je ne changerai pas d'humeur. Ca c'est moi. Je suis le Lociste sans prétention. Cogne - cogne ! Le Marteau !

LES ELITES :

Nous voulons des « marteaux ».

LE CHEF :

Tu es notre meilleur outil.

(A l'Equerre)

Et toi ?

L'EQUERRE :

Moi, je suis le lociste minutieux. Il faut que ça soit « d'équerre ». Tout ce qu'on fait. Quand j'arrive au local,

vite, je mets les chaises en place, je vide les cendriers. Autrement ça me fatigue. Vous ne me verrez jamais en retard aux réunions. Je dis mon opinion carrément, je parle seulement à mon tour. Je suis un membre « d'équerre ».

LES ELITES :

Bienvenue.

LE CHEF :

Il en faut. Tu es un noble outil.

L'EQUERRE :

Noble ? Non ! C'est pas par noblesse, c'est parce que tout doit se faire « à l'équerre ».

LES ELITES :

Qu'on fasse place à l'« Equerre ».

LA SCIE :

Et la « Scie » ? Vous pensez qu'on va faire de la L. O. C. sans gaieté ? Rien que du sérieux et de la raideur ? Pardon, je suis là ! Avec ma *petite scie* pour taquiner, pour pointer, pour faire le rôle du frou-frou et du boute en train. On va rire ! Il y a un côté jovial en tout, même dans les déboires. Il faut quelqu'un pour la riposte, le calembour, et le tour de mâchoires. Avec moi tout devient aimable et plaisant. Les rates frissonnent comme des queues d'écureuil.

LE CHEF :

Le rire est au programme... Et la « scie » des ripostes gaillardes.

LES ELITES :

La L. O. C. est joyeuse.

LA SCIE :

Je suis parfois mordante et, sous le couvert du propos gai, il m'arrive de dire des vérités vraies.

LES ELITES :

La L. O. C. le permet.

LE CHEF :

Vous acceptez la Scie ?

LES ELITES :

Elle est un outil nécessaire.

OUVRIER « 2 » :

(Au Compas)

Et toi ? Avec ta pose de menuet ? Que représentes-tu ?

LE COMPAS :

Je serai le « compas ».

OUVRIER « 2 » :

Des gambades ? des tours ? des pirouettes ?

LE COMPAS :

Non. Du rythme ! des strophes ! Le compas dessine tout ce qu'il touche. Il ne marche pas, il évolue ! Son tracé est une cadence. En L. O. C. je suis le membre qui rimaille, qui fait les complets de circonstances et les chants d'occasion. Mes vers ne valent pas ceux de Racine, mais je dis bellement ce qui traduit nos aspirations. Je compose un bout de l'avant-midi, un bout le lendemain. A l'usine, comme ça, quand les mots me viennent. Ensuite, je rattache mes fils, j'écoute un air de radio, je l'arrange à ma façon. Tic, Toc, Toc ! On le tapoche au dactylo. Et ça fait le tour des sections. Je fais chanter la L. O. C., c'est mon genre !

OUVRIER « 2 » :

Drôle de genre !

LE COMPAS :

Vous n'aimez pas mes chants ? Chantez-les pas.

LES ELITES :

Nous les chantons.

OUVRIER « 2 » :

On laisse la composition à ceux qui savent écrire.

LE COMPAS :

Mois je n'écris pas, je chante ! Je suis un « compas ». Ma démarche est une chorégraphie ! Je suis haut sur patte, comme un clocher. Je sonne.

LES ELITES :

La L. O. C. veut son chansonnier.

LE CHEF :

En avant, le Compas ! Le lociste qui fait des strophes !

ELITES ET MATERIAUX :

En avant !

FIL A PLOMB :

La terre ! La terre d'abord ! (*Il regarde son fil*)

OUVRIER « 1 » :

La terre ?

FIL A PLOMB :

Il ne faut jamais la perdre de vue.

OUVRIER « 1 » :

Quel est ce pendule ? cette brimbale ?

FIL A PLOMB :

C'est le « Fil à plomb ». Il n'est pas compliqué : une corde, un poids ! Avec cet instrument, on ne perd jamais

le centre de gravité. La L. O. C. ne doit pas ramer dans les nuages. Tant que j'y serai, on fera du positif, on se tiendra en contact avec le réel. Un sou c'est un sou. La caisse est en métal. Il y a de la terre dans tout ce que nous faisons.

LE CHEF :

Approche, camarade « Fil à plomb ». Dis-leur ta pensée.

FIL A PLOMB :

Je suis pratique. J'ai vu des sociétés magnifiques, des organisations merveilleuses, des groupes épatants, tomber en langueur, s'effondrer après trois ou quatre ans, comme un château de cartes. Ils avaient de l'idée et de l'idéal, mais pas de chiffre ! Ils n'ont pas bouclé leurs finances et se sont pendus à leur propre lasso.

LA PRUDENCE :

Le camarade a raison. La Prudence est de son avis.

FIL A PLOMB :

C'est bien beau un édifice, un style, des arches, des balcons, des fenêtres ! Mais il faut penser que la terre est en bas, et que tout doit être appuyé, supporté. Autrement ça dégringole. C'est bien beau des projets, des journaux, des sections, mais je pose le problème de caisse. Je ne perds pas de vue le métal. Je suis le « Fil à plomb » de la L. O. C.

LE CHEF :

Bravo ! Tu es notre homme. « Fil à plomb » est nécessaire !

LES ELITES :

Tous les outils sont nécessaires !

LE CHEF :

Et l'outillage est complet !

LES ELITES :

Il n'est pas rationné.

LE CHEF :

Vous avec les « Matériaux », les « outils », les « vertus » locistes et la « Technique » lociste. Construisez maintenant.

(Ils disparaissent puis reviennent avec des maisons. Elles entrent une à une)

(L'Etat de grâce mesure la place avec un galon)

LE CHEF :

Que faites-vous, Etat de grâce ?

L'ETAT DE GRACE :

Je trace le plan de la cité chrétienne. J'arpente le terrain du Christ. Tirez les lignes droites, redressez les sentiers, applanissez les voies, faites disparaître les bosses et les ornières... et tous lieux malsains. Celui qui doit venir est grand ! Nous ne sommes pas dignes de délier la courroie de sa chaussure.

(Elle appelle)

Première maison !

(La maison « Entr'aide Familiale » entre)

UN PORTEUR DE MAISON :

Où place-t-on l'« Entr'aide Familiale ? »

LE CHEF :

Bien en vue, au carrefour ! Pour que chacun la voie. Rendez son accès facile. Elle peut servir le jour comme la nuit, le dimanche comme la semaine.

OUVRIER « 1 » :

Est-ce la pharmacie ? l'épicerie ?

OUVRIER « 2 » :

C'est-y un restaurant ? ou bien un magasin de coupon ?

LE CHEF :

C'est tout cela à la fois. « L'Entr'aide Familiale », c'est l'entrepôt de tous les approvisionnements.

UN PORTEUR :

Les tablettes sont pleines. On peut parer à tous les événements : maladie, pauvreté, chicanes domestiques, accidents, découragements. Le service est complet.

LE CHEF :

Avez-vous un département d'assistance aux femmes enceintes ?

LES PORTEURS :

Nous l'avons !

LE CHEF :

Avez-vous un rayon pour les familles nécessiteuses ?

LES PORTEURS :

Nous l'avons !

LE CHEF :

Avez-vous un tiroir pour aider à équilibrer et calculer le budget familial ?

LES PORTEURS :

Nous l'avons !

LE CHEF :

Avez-vous des mouchoirs pour les yeux qui pleurent ?

UN PORTEUR :

Le mouchoir et, en plus du mouchoir, les mains compatissantes qui essuient les larmes.

LE CHEF :

Avez-vous du baume ? et des huiles pour adoucir les frottements, les désaccords de familles ?

UN PORTEUR :

Un gros stock. C'est ce qui est le plus demandé.

LE CHEF :

Avez-vous du papier collant ? du diachylon pour radoucir les déchirures de coeurs ?

LES PORTEURS :

Oui.

LE CHEF :

Et de la corde pour rattacher les âmes désunies ? Et du ciment domestique pour resouder les mariages divisés ?

UN PORTEUR :

Nous en avons en quantité.

LE CHEF :

Avez-vous des médicaments pour ceux qui sont blasés et tannés de vivre ensemble ? pour l'épouse ahurie de sa besogne ? écoeurée de son chaudron ? et fatiguée du tapage des enfants ? En avez-vous pour le mari déçu qui se plaint d'être en quarantaine ?

UN PORTEUR :

Nous avons de tout cela. C'est la spécialité de notre maison. Nous faisons de la *réparation générale*. Nous avons des désinfectants contre les insectes spirituels : les puces, les coquerelles, les punaises. Autrement dit : la jalousie, la mésestente, l'incompréhension réciproque. Nous avons un bon sérum pour augmenter les globules du courage. Nos électriciens sont toujours sur la route. Ils ont posé dans 5,000 foyers ouvriers l'appareil M. B.

OUVRIER « 1 » :

Qu'est-ce que c'est que cette invention ? Tu dis M. B. ?

UN PORTEUR :

Je dis M. B., parce que M. B. veut dire « Mariage Bonheur ». Nous en faisons la livraison à domicile.

OUVRIER « 1 » :

(Il prend un calepin)

L'adresse, s'il vous plaît ?

UN PORTEUR :

L. O. C. — Service d' « Entr'aide Familiale ». Téléphone : Bonheur, Pour—2-Tous—8.

OUVRIER « 1 » :

Merci.

(Entre une autre maison: "Coopérative d'Habitations Ouvrières")

UN PORTEUR :

Où voulez-vous placer celle-ci ?

LE CHEF :

Attendez. (*Il regarde*) Vous allez mettre le premier mur de cette maison à Québec, le deuxième au Boulevard Crémazie, le troisième à Verdun, le quatrième n'importe où.

OUVRIER « 1 » :

Comment les murs vont-ils tenir ensemble ?

UN PORTEUR :

Comme tous les murs de maisons, en s'appuyant l'un sur l'autre. Nous voulons loger l'ouvrier où qu'il soit.

OUVRIER « 1 » :

Le rationnement ne bloque pas vos projets ?

LE CHEF :

La L. O. C. est un *corps représentatif*. La demande d'un individu on l'envoie au panier, mais devant une armée de 5,000 foyers, on s'incline.

UN PORTEUR :

La L. O. C. veut donner à l'ouvrier un chez-soi. Nous avons nos architectes qui tiennent compte de nos moyens et de nos goûts. Nous avons nos médecins hygiénistes, qui nous ont oscultés, et connaissent les tissus moyens des poumons ouvriers, le volume moyen de sa pression artérielle, les vitamines qui lui manquent et l'air qu'il respire.

LE CHEF :

Nous avons notre plan de finance, nos crédits.

LES PORTEURS :

Nous sommes groupés, réunis.

LE CHEF :

On sait ce qu'on veut.

UN PORTEUR :

Et puis, ce qu'on sait et ce qu'on veut on l'exécute. C'est pas une traînerie.

LE CHEF :

Marchons vers le soleil et le bon air.

UN PORTEUR :

Vers le logement salubre et tranquille. Où tu auras ta clef et ta serrure, ton allée, ton rond de fleur et tes arbres. (Il désigne la maison) « Coopérative d'Habitations Ouvrières ». Service de la L. O. C.

(Une troisième maison entre: genre fortification).

LE CHEF :

Place. Faites de la place !

OUVRIER « 2 » :

Encore une maison ?

OUVRIER « 1 » :

On dirait d'une muraille ! C'est un château-fort !

UN PORTEUR :

Tu l'as dit, c'est une redoute. C'est un département de police, nouveau genre.

OUVRIER « 2 » :

Comprends pas !

UN PORTEUR :

Il faut un système de défense contre les feux, les malfaiteurs, les polissons, les voleurs, la canaille, et le reste. La L. O. C. t'apporte « Le Service des Revendications Ouvrières ».

Il faut un département qui surveille les lois, les commissions, les services civils, la finance, le commerce, l'industrie, et tout ce qui peut porter entrave à la classe ouvrière.

OUVRIER « 1 » :

Vous êtes contre les lois ?

UN PORTEUR :

Nous sommes contre les abus. Nous nous posons en adversaires des systèmes égoïstes ou intransigeants qui font souffrir l'ouvrier.

TOUS :

C'est nécessaire !

UN PORTEUR :

Nous surveillons le salaire, les boni de vie chère, les allocations familiales, les lois d'assurance-chômage et d'accidents de travail, les pensions et les plafonds de prix.

TOUS :

C'est indispensable.

UN PORTEUR :

Nous avons un système d'alarme. L'alerte sonne avant même que le feu soit déclaré. Et la brigade Lociste fait entendre sa sirène à travers le trafic, évoluant au nez des tramways et dépassant les taxis.

Place ! C'est la voix de l'ouvrier qui se fait entendre. Sa cause est en danger. Sauvons les meubles !

OUVRIER « 1 » :

Et comment s'appelle cette brigade ?

UN PORTEUR :

« Le service des Revendications Ouvrières » de la L. O. C.

(Une autre maison entre, genre hangar).

LE CHEF :

Venez, ça presse. Tout le monde vous attend.

4^{ème} PORTEUR :

Nous arrivons. La maison est pesante, elle a été dure à construire et à transporter.

OUVRIER « 2 » :

C'est un hangar !

LE CHEF :

Pardon, c'est la jardinière lociste.

UN PORTEUR :

C'est les « Jardins Ouvriers », le nouveau service de la L. O. C.

LE CHEF :

Tout homme, fut-il évêque ou empereur, porte en lui l'instinct naturel de la culture.

TOUS :

C'est un besoin natif.

LE CHEF :

L'homme est terrien. Il vient du limon et ne peut s'empêcher de dire comme François d'Assise : « Mon frère l'arbre, ma soeur la feuille verte ».

TOUS :

L'ouvrier est terrien.

LE CHEF :

Et l'ouvrier est un homme.

UN PORTEUR :

Les bruits d'usines ne suffisent pas.

TOUS :

C'est du métal.

LE CHEF :

La roue d'engrenage est du métal, la poulie est du métal.

TOUS :

La poulie et l'outil.

UN PORTEUR :

Et tous les bruits du jour. Les machines font un travail artificiel. L'homme, lui, est naturel. La machine fatigue et use les nerfs de l'homme.

TOUS :

L'ouvrier est un homme.

UN PORTEUR :

Pour la santé de l'ouvrier.

TOUS :

Il faut le jardin ouvrier.

UN PORTEUR :

Pour que ses yeux regardent du vert, et que ses mains manipulent des choses vivantes.

TOUS :

Il faut des jardins ouvriers.

UN PORTEUR :

Pour qu'il s'attache à sa demeure et que le coin du feu, le tour de la maison, la saine distraction du foyer, lui disent quelque chose.

TOUS :

Il faut le jardin ouvrier.

LE CHEF :

Pour conserver à l'âme ouvrière sa paix et sa poésie, il faut quelques sillons, une pioche, des plates-bandes, des semailles, des coups de rateaux en chemise blanche, des tiges vertes qui s'allongent et qui sentent la nourriture.

TOUS :

Elles sont appétissantes.

UN PORTEUR :

Se salir les mains à même son petit coin de terre, cueillir quelques têtes de salades et les apporter fraîches à la cuisine.

TOUS :

C'est meilleur à manger.

LE CHEF :

Cette maison paysanne, écartée dans la ville aux trottoirs de ciment, n'est pas malvenue.

TOUS :

L'ouvrier en a besoin.

LE CHEF :

Qu'on le dise, qu'on le crie sur les toits.

(Entre la cinquième maison)

5ième PORTEUR :

Nous voici !

LE CHEF :

Qui êtes-vous ?

UN PORTEUR :

Le poste de radio de la L. O. C.

TOUS :

La Propagande.

UN PORTEUR :

Tout homme a une antenne : des oreilles, des yeux.
A nous de taper l'air et de moduler les ondes qui vibrent
jusqu'aux âmes.

TOUS :

La L. O. C. est une poste-émetteur.

UN PORTEUR :

Les presses tournent à grand tirage. Le « Magazine
Ouvrier » se publie.

TOUS :

Innovation !

LE PORTEUR :

Le texte est léger, attrayant, compréhensible. Les
photos sont fraîches et la présentation joyeuse.

TOUS :

C'est ouvrier.

LE PORTEUR :

Il arrive à temps. Il n'est pas l'annale vieux-modèle, la
revue tiède et mal farcie. C'est beau comme un matin de
janvier.

TOUS :

Le magazine Lociste.

LE PORTEUR :

Et la « brochure » s'envole, pleine de littérature ou-
vrière.

TOUS :

Innovation !

UN PORTEUR :

Son langage est viril, correct. La phrase est réussie.
C'est une pensée en marche.

TOUS :

La pensée ouvrière.

LE CHEF :

C'est la littérature ouvrière.

TOUS :

L'ouvrier a son langage à lui.

UN PORTEUR :

La L. O. C. le fait entendre. Elle émet des pamphlets, des circulaires, des tracts. Les presses tournent, le journal est fondé.

TOUS :

« Le Mouvement Ouvrier ».

LE CHEF :

Comme un athlète il combat, il soutient.

TOUS :

Il défend.

LE CHEF :

Il joue le rôle d'une lumière et d'un rempart. Ses colonnes sentent l'usine et la salopette. Elles parlent à coup de marteau, et s'engrènent comme les roues d'une machine. 20,000 copies circulent, 100,000 lecteurs s'abreuvent à notre pensée.

TOUS :

La L. O. C. est une force.

LE CHEF :

La L. O. C. veut construire la Cité Ouvrière Chrétienne.

TOUS :

La Cité de Dieu.

OUVRIER « 1 » :

Les ouvriers l'habiteront-ils ?

LE CHEF :

Voyez.

(Entrent tous les figurants en chantant la rangaine)

« Pour l'ouvrier, dont le foyer est menacé,

« Savez-vous bien ce qu'est vraiment la L. O. C. ?

« Un syndicat d'coopérateurs

« Où, comme actif, on donn' son coeur

« Coopérative de bonheur ! »

LE CHEF :

Bienvenue. Il y a de la place pour tout le monde. La L. O. C. a tout prévu. Installe-toi, Classe Ouvrière. Dans la Cité de Dieu tu pourras vivre selon ton idéal.

TOUS LES FIGURANTS :

Gloire à la L. O. C. ! Vive la L. O. C. !

LE CHEF :

(Au public)

Et vous tous qui écoutez, mes frères, mes soeurs, de la noble classe ouvrière, venez. C'est pour vous que nous bâtissons depuis cinq ans. C'est pour vous la L. O. C. !... Vous en êtes ?

DES VOIX DANS L'ASSISTANCE :

Oui, oui. (*Applaudissement*) Vive la L. O. C. !

LE CHEF :

Pourquoi la L. O. C. ?

DES VOIX DANS L'ASSISTANCE :

Pour sauver les foyers ouvriers.

LE CHEF :

Pourquoi le Congrès Lociste ?

TOUS LES FIGURANTS :

(Entonnant le chant du congrès)

Nous chantons aujourd'hui le simple et grand bonheur.

LE CHEF :

(Il bat la mesure et l'assistance continue avec les figurants)

Des foyers transformés par toi, Ligue Ouvrière.

Et demain nous verrons, dans un élan sauveur,

Un monde plus chrétien marcher sous ta bannière.

- I -

(Première évolution)

L. O. C., qui depuis cinq ans

As compris, vécu nos problèmes,

Vois les fruits de tes soins constants :

Nos foyers ne sont plus les mêmes !

- II -

(Tous les figurants se prennent par la main)

Les époux que tu as formés

Sont unis, chastes et fidèles ;

Leurs enfants sont les mieux aimés :

Nazareth, voilà leur modèle !

- III -

(Sur un signe du Chef, les 100 mariés montent sur la scène)

La grandeur des liens chrétiens,
Le bonheur des unions fécondes,
« Cent mariés » que tu as faits tiens
En rendront témoignage au monde.

- IV -

(Effet de lumières au bleu)

Quand la chair n'est plus un tyran,
Quand l'amour vers le ciel entraîne,
Quand le Christ a vaincu Satan,
Entr' époux, bien douce est la chaîne !

- V -

(La lumière passe au rouge — Evolution)

Mais il est un autre lien
Qui plus fort toujours nous enserre :
C'est l'étau du milieu païen
Où tu vis, famille ouvrière !

- VI -

(Effet ambre. Evolutions mettant en vedette les maisons)

Pour avoir pleine liberté
Il nous faut la Cité chrétienne
Où justice, ordre et charité
Ne sont plus des paroles vaines.

- VII -

(Les drapeaux des sections se lèvent sur la scène et dans l'auditoire)

Conquérir tout notre milieu
C'est la tâche qui nous réclame ;
Mais pour mieux y rayonner Dieu
L. O. C. donne-nous ton âme !

- VIII -

(Tout l'auditoire se lève, la scène tombe en lumière indirecte. les acteurs descendent au milieu du public)

Ton congrès, glorieux repos,
Nous assure un regain de zèle.
Nous avons des foyers nouveaux ;
Nous aurons la Cité nouvelle !

- IX -

(Tout le monde tombe à genoux. Une peinture de St-Joseph reste seule illuminée sur la scène)

Saint Patron de tous nos foyers
Entends-nous dans ton Oratoire,
Et prépare à tes ouvriers
Leur prochaine et grande victoire.

(Au dernier refrain, les acteurs se retirent en chorégraphie)

— FIN —

(Tous droits réservés)

LAURENT TREMBLAY, o.m.i.



**La Confédération des Travailleurs
Catholiques du Canada**

*offre à la Ligue Ouvrière Catholique
ses hommages les plus sincères
et ses vœux les meilleurs.*



Hommages à la L. O. C.

MAISON "REINE DES APÔTRES"
(retraites fermées)

Cap-de-la-Madeleine,

—

P. Q.

BNQ



000 163 783

*À tous ceux dont la collaboration a assuré
le succès du Premier Congrès National
de la L. O. C., les comités généraux offrent
l'hommage de leur gratitude.*

En particulier nous remercions:

*Les comités diocésains de la L. O. C.
et L. O. C. F. de Montréal.*

*Les comités généraux de la J. O. C.
et J. O. C. F., spécialement la J. O. C. et la
J. O. C. F. de Montréal.*

Les Ambulanciers St-Jean.

*La direction des postes de radiodiffu-
sion: C. B. F. et C. K. A. C.*

*Les Journaux et les Revues qui nous
ont fait de la publicité.*

Tous nos annonceurs et bienfaiteurs.